

LE NUMERO : 5 CENTIMES

# L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :  
Lyon et  
Départements

Un an . . . . .	3 fr.
Six mois . . . . .	2 »
Trois mois . . . . .	1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon	

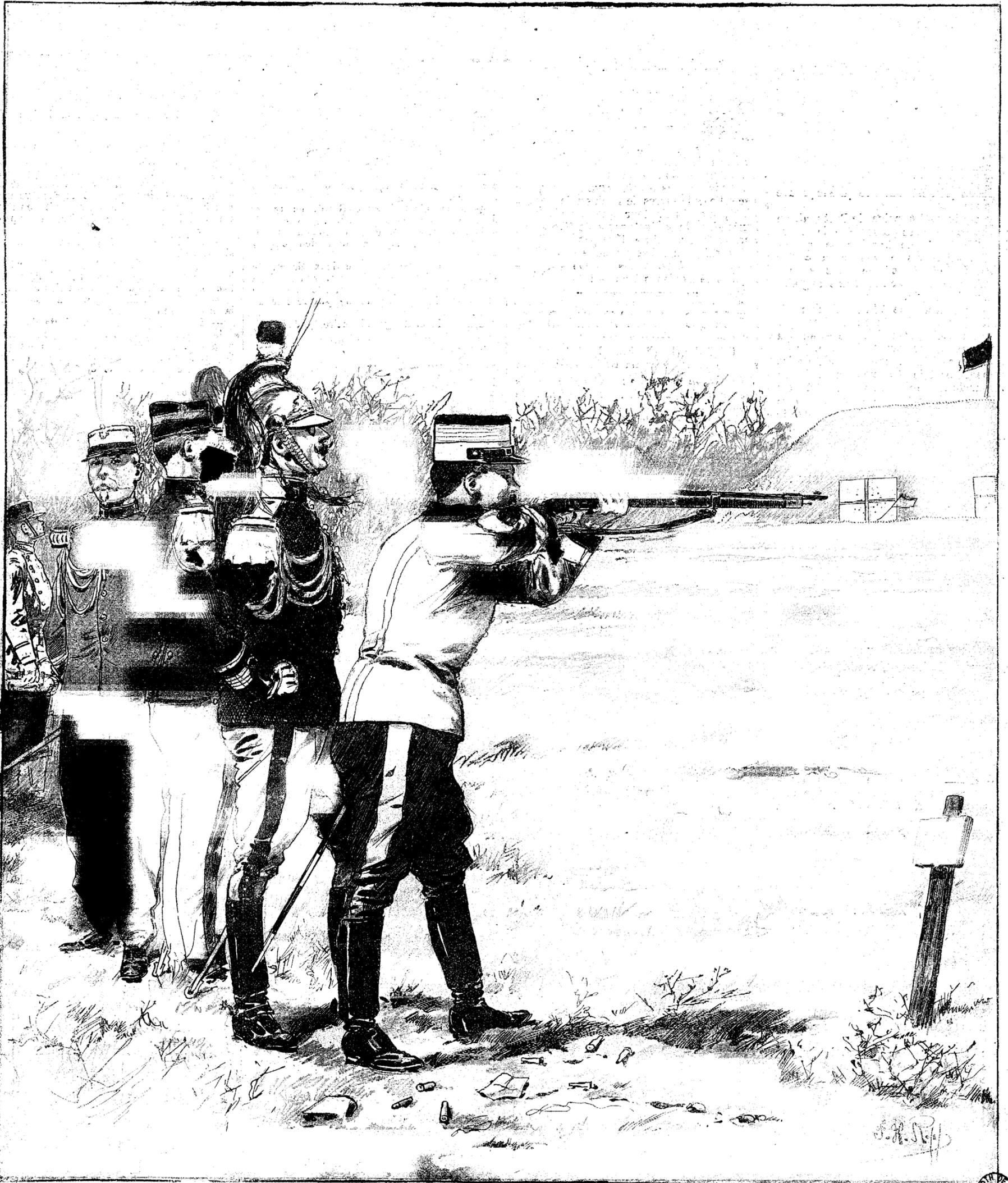
PARAISANT LE DIMANCHE

4<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 17.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 29 Avril 1900.



Un prince Japonais en Europe  
Kotohito au champ de tir de Maisons-Laffitte.



## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La diversion que l'Angleterre va tenter en faisant passer des troupes par Boïra et menaçant la frontière septentrionale du Transvaal peut modifier complètement les conditions de la guerre dans l'Afrique Australe.

Déjà trop inférieurs en nombre, les malheureux Boers, obligés de faire face à l'ennemi de deux côtés à la fois, pourront difficilement mettre en ligne un nombre suffisant de combattants.

Aussi s'explique-t-on très bien la clameur d'indignation qui s'est élevée dans le monde entier à la nouvelle de cette violation de neutralité accomplie avec le consentement du gouvernement portugais. Car, en droit strict, il ne peut exister aucun doute, et la convention invoquée par les Anglais pour justifier le passage de leur armée en pays neutre ayant un caractère exclusivement commercial, l'interprétation qu'on prétend lui donner ne suppose pas l'examen.

Reste à savoir si, dans toute cette affaire, le Portugal pouvait agir autrement. Sa soumission aux exigences anglaises est-elle bien spontanée? Ne lui a-t-elle pas été arrachée par des promesses ou des menaces? Les grandes puissances qui, à maintes reprises ont donné des preuves si éclatantes d'impuissance ou d'apathie, paraissent mal fondées à reprocher à un petit peuple une défaillance qui n'est peut-être qu'une preuve de sagesse.

Il y a dix ans à peine, le Portugal, en essayant de relâcher ses possessions de la côte occidentale d'Afrique à celles de la côte orientale, s'était mis le premier en travers du gigantesque projet que nous voyons aujourd'hui se réaliser : l'Afrique anglaise d'Alexandrie au Cap.

Aussi le gouvernement britannique n'hésita-t-il pas un seul instant : il adressa au Portugal une note comminatoire et envoya une escadre croiser devant Lisbonne.

L'Europe assista impassible à cette mise en demeure brutale : aucune voix ne s'éleva en faveur du faible qui dut passer par toutes les exigences du fort. Une telle expérience comportait un enseignement qui n'a pas été perdu. Le Portugal a compris qu'il resterait une fois de plus isolé, et, cédant de bonne grâce, il s'est peut-être tout simplement épargné une humiliation nouvelle.

Cet exemple suffirait, à défaut d'autres preuves, pour montrer qu'en oubliant leur devoir, les nations se créent pour l'avenir des difficultés qu'il serait facile d'éviter par une action en temps opportun.

Une nouvelle qui semblera une amère ironie au lendemain du Congrès de La Haye.

On parle d'un nouvel explosif inventé par un colonel italien. Cet explosif qui a reçu le nom de *Cosmos* serait fondée sur la propriété détonante que possède l'eau fortement comprimée quand on la décompose par l'électricité.

La force explosive serait égale à vingt-huit fois celle de la dynamite.

On doit reconnaître que l'Europe a un désir de paix peu commun si l'on s'en rapporte à l'ardeur avec laquelle elle prépare la guerre.

L'Exposition vers laquelle commencent à se diriger tous les peuples du monde, n'est pas seulement intéressante par les inventions nouvelles qu'elle va nous révéler : sa partie rétrospective excitera, à juste titre la curiosité des foules. Toutes les industries, tous les arts, ont tenu à montrer côte à côte et leur humble point de départ et leur orgueilleux épanouissement. Cependant, il est une des puissances du monde moderne, la presse, dont l'exposition rétrospective est fort loin de donner une juste idée de l'importance qu'elle a prise.

On n'y verra ni le *Ki-Pan*, ce doyen des journaux du monde, qui continue sa carrière à Pékin plus de vingt siècles après sa première apparition, ni ces Actes du Sénat romain, dont la durée fut éphémère et que l'on peut considérer comme le premier essai de journal officiel en Occident.

C'est pendant sa lutte contre Pompée que Jules César avait fait décréter cette publication.

Ce n'était pas évidemment le journal tel que nous le comprenons ; ce fut tout au plus une analyse des discours et des projets de loi, mais l'idée était bonne : elle devait, plus tard grandir et fructifier.

Un certain *Christus* est, plus tard une feuille assez répandue : on y trouvait les faits de toute espèce qui sont restés la substance du journal quotidien moderne : nouvelles de théâtre, mort des personnages célèbres, mariages dans les grandes familles, etc.

Le canard y florissait déjà, et la réclame y tenait une place importante.

On voit que nous n'avons pas innové au-

tant qu'on pourrait le croire, et ceci vérifie une fois de plus le vieil adage : rien de nouveau sous le soleil.

Il faut bien reconnaître cependant que nous avons fait quelques progrès et que les contemporains de César éprouveraient quelque surprise s'il leur était donné de comparer le journal moderne à la modeste ébauche dont ils eurent la primeur.

Jeunes filles, qui étudiez votre piano deux ou trois heures par jour, vous rendez-vous compte de l'effort accompli uniquement pour abaisser en cadence les touches du clavier? Non n'est-ce pas.

Un musicien allemand, doublé d'un homme de science, vient de faire ce calcul en adaptant au piano dont il se sert d'habitude un dynamomètre de son invention, et voici les résultats vraiment inattendus auxquels il est arrivé :

L'effort produit par chaque doigt pour abaisser une seule note varie de 112 à 130 grammes, suivant que c'est le pouce ou le doigt annulaire qui attaque la touche. Pour les dièzes, l'énergie déployée est un peu moindre, le bras de levier à faire agir étant plus court. Sur certains pianos neufs, dont le clavier est encore dur, le jeu des deux mains d'une simple gamme représente un effort de 51 kilogrammes.

L'interprétation de la musique moderne demande un plus grand travail musculaire que celle des œuvres de Bach ou de Mozart. Ainsi, d'après l'auteur que nous citons, l'exécution du « Nocturne » de Chopin en « ut » mineur, qui ne dure pas douze minutes, exige un effort physique évalué mécaniquement à 18 tonnes (18.000 kilos), — le poids de 40 pianos à queue!

## NOS GRAVURES

### UN PRINCE JAPONAIS EN EUROPE

KOTOHITO AU CHAMP DE TIR DE MAISONS-LAFFITTE

*Le Japon est résolument entré depuis une trentaine d'années, dans la voie du progrès.*

*Il possède aujourd'hui une marine qui, dans une guerre récente, a montré sa valeur et une armée disciplinée et commandée à l'européenne. Le prince Kotohito qui appartient à la famille impériale et qui, depuis quelques semaines, a commencé son tour d'Europe, est un de ces japonais instruits, formé d'après les nouveaux principes. Il occupe dans l'armée japonaise un grade élevé et se passionne pour toutes les questions militaires.*

*Dès son arrivée en France, il a visité les grandes villes qu'il connaissait d'ailleurs de longue date, ayant passé plusieurs mois à Saint-Cyr.*

*Le prince a visité longuement l'école de Saumur et s'est vivement intéressé aux exercices des cavaliers.*

*Il s'est également rendu au champ de tir de Maisons-Laffitte, où il a tenu à prouver qu'il est également familiarisé avec la pratique et avec les théories du tir.*

### UN FANATIQUE DE L'HYGIÈNE

SIR CHARLES WARREN A LA BATAILLE DE SPION-KOP

*Le rapport de lord Roberts que publiaient récemment les journaux anglais est particulièrement dur pour le commandant en chef de l'armée du Natal, sir Redvers Buller, et pour son lieutenant, sir Charles Warren.*

*La conduite de ces deux généraux dans les opérations qui ont précédé la délivrance de Ladysmith y est appréciée avec une sévérité d'ailleurs assez justifiée.*

*Il apparaît fort nettement que ces deux officiers généraux sont fort loin d'être « the right men in the right place ». Toutefois, si Charles Warren est peu familiarisé avec les règles de la tactique, il observe très scrupuleusement celles de l'hygiène. C'est un fanatique du tub et selon une expression populaire qui n'est pas ici une métaphore, « il ne s'en passerait pas pour un boulet de canon ». On raconte, en effet, que lors de la perte de la position de Spion-Kop, alors que les projectiles boers décimaient les forces anglaises, sir Redvers Buller fit appeler son second, pour tenir conseil. On chercha de tous côtés sir Charles Warren, et on finit par le découvrir dans son tub, installé en plein champ et procédant à de soigneuses ablutions. Cette opération revêtait un tel caractère d'urgence qu'il ne daigna pas répondre à la convocation de son chef.*

*Il fallut que Redvers Buller vint lui-même à cheval, retrouver son subordonné qui le reçut dans le costume primitif revêtu pour la circonstance.*

*Jamais plus étrange conseil de guerre ne s'était bien certainement tenu depuis l'origine du monde.*

## Les Neveux de Goyot

Les vieux Goyot tisonnaient, lorsque entrèrent leurs neveux : Lombardin, paysan lourdaud, maladroit, âpre au gain, et Rougeaud, un malin de village, vaniteux et phraseur.

On l'estimait peu, à cause de sa mauvaise langue et de l'habitude qu'il avait de « faire mettre les gens dans le journal, » ce qui est la suprême humiliation pour les campagnards.

— Alors père Goyot, dit Lombardin, c'est bien vrai que vous avez donné la petite maison et le jardin à Trufloce?

— Sûr que oui, mon gars.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit? On aurait pu la prendre à rente aussi bien que lui.

— Assurément, ajouta Rougeaud. Des gens de la ville, vos Trufloce; ils ont voulu se passer une fantaisie; un beau jour, ils vous la vendront votre maison, tandis que nous, on l'aurait gardée; elle ne serait jamais sortie de la famille.

Et il scandait les syllabes, comme s'il avait voulu les incruster, une à une, au fin fond de la cervelle des deux vieux.

Il continua :

— Ah! oui, votre neveu Trufloce, un architecte, un monsieur en paletot; et sa femme, une Parisienne, une mielleuse; ils vous ont emboînés pour avoir votre maison!!

— Ça c'est notre affaire. D'ailleurs Trufloce nous donne deux cents francs de rente par an.

— C'est pas juste, fit bêtement Lombardin; avec quatre ou cinq cents francs, ils vont avoir une maison qui vaut bien deux cents pistoles.

— Alors toi, mon gars, tu nous en donnes encore pour deux ans, fit le père Goyot; merci du souhai!!

— Dame, ajouta la mère Goyot, en regardant Lombardin, en dessous, moi, j'en connais qui disent, au cabaret que les vieux oncles sont comme les cochons, qui ne font du bien qu'après leur mort.

— Ah! on dit ça, reprit le vieux Goyot. Je n'ai pas à entendre vos histoires. Mon bien est à moi; j'en fais ce que je veux. Prenez la porte et faites-moi le plaisir de ne pas revenir de sitôt.

Lombardin et Rougeaud sortirent, vexés.



— Ça y est, dit le premier, ce gueux de Parisien les a entortillés; ils sont capables de tout lui laisser. Ah! s'il n'y avait ni gendarmes, ni guillotine, ni tout le tremblement, et que je le tiens tout seul au coin d'un bois, je lui ferais passer le goût du pain!!

— Ecoute Lombardin, pas de blagues; garde ta langue; tu as vu comme la vieille l'a servi tes propos de cabarets. Il faut être politique, dans ce monde.

On le comptera bien son Parisien; en attendant, il faut toujours faire bonne figure aux yeux.

— Je sais bien que tu es plus renarqué que moi; je ferai comme tu dis.

Et ils se séparèrent.

A quelques jours de là, le père Goyot était à se faire raser, lorsque Lombardin et Rougeaud arrivèrent eux aussi à la barbe.

Aller à la barbe est, à la campagne, une des distractions du dimanche.

Le Figaro rustique s'installe généralement dans une des salles du marchand de vins, et en attendant leur tour, les clients, tout en devisant, s'offrent mutuellement des gouttes ou des potées pour tuer le temps, et le ver du même coup.

— Tiens, voilà l'oncle, fit Rougeaud en entrant. Ça va bien, ce matin?

— Comme ci, comme ça.

— Quoi donc?

— Quelque chose qui n'est pas ordinaire. Je vous conterai l'affaire.

Sur ce, Rougeaud proposa de prendre une tournée. Le vieux Goyot, qui avait un faible pour le petit verre, surtout quand il ne lui coûtait rien, accepta. On bavarda, on gob-lotta. Mais on voyait bien que le vieux était travaillé par de graves préoccupations; il n'était pas aux jovialités qu'on échangeait, lui qui, d'habitude, était le premier à raconter des histoires salées.

Lorsqu'il sortit Rougeaud et Lombardin l'accompagnaient.

— Qu'est-ce qui ne va donc pas, mon oncle? interrogea Rougeaud. Vous paraissez bien tourmenté.

— Il y a de quoi, mon garçon. Mes titres russes, mes pauvres titres russes, je voulais en envoyer les coupons à Trufloce pour qu'il me les touche, et je ne les retrouve plus.

— Vous rappelez-vous la dernière fois où vous les avez maniés?

— Sûr que oui; c'était pour les montrer à Trufloce.

— Ah! vous avez fait voir vos titres russes à Trufloce, et vous vous demandez où ils sont, reprit Lombardin. La belle malice! Ce n'est pas la peine de lui envoyer vos coupons, à ce fameux Parisien; il doit déjà les avoir vos coupons, avec les titres après. C'est des malins, tous ces drôles-là; c'est sciencé, ça connaît tous les tours de la physique; il n'y aurait rien d'étonnant qu'il vous les ait escamotés vos titres, sans que vous y voyiez rien.

Je ne m'y fie pas, moi à tous ces drôles-là; je vous dis encore une fois qu'ils apprennent la physique dans leurs écoles.

— On a vu arriver des choses plus fortes que ça, dit Rougeaud, en prenant un air diplomatique plein de sous-entendus.

L'âme des vieux terriens comme le père Goyot est un terrain des plus favorables à l'écllosion du soupçon. Pour peu qu'il soit engraisé d'in-inuations canailles, du goût de celles de Lombardin et de Rougeaud, il a tôt fait de prendre corps.

— C'est peut-être bien la vérité tout de même, ce que vous dites là. Mon Dieu, mon Dieu, que faire? Qu'est-ce que tu feras à ma place, toi, Rougeaud?

— Moi, j'écrirais la chose au procureur de la République, et pour qu'il marche, je déposerais une plainte en détournement de titres contre le Trufloce. Ça ne coûte que la peine d'écrire, il n'y a pas d'autres frais.

— Dis donc Rougeaud, si tu m'aidais à faire ma lettre.

— Ça se peut tout de même.

Une heure après, le vieux Goyot, d'une main maladroite, s'essaimait à reproduire, en grosse écriture lourde, les lignes que Rougeaud lui avait tracées au crayon sur une feuille de son carnet. Le malin surveillait les mouvements gauches du vieux, qui n'interrompait son pénible gribouillage que pour s'écrier, de temps en temps :

— « Ah! la canaille! C'est égal, jamais je n'aurais cru ça de lui. »

Quand le vieux Goyot eût signé, il tendit la lettre à Rougeaud, qui la relut, lui fit mettre l'adresse, et la jeta à la poste en s'en allant.

— « A présent, dit Rougeaud à Lombardin, la justice va marcher! »

— Et ça ne va pas traîner, ajouta l'autre.

Le lendemain, dans la soirée, un brigadier et un gendarme s'arrêtaient à la porte du père Goyot. On ne tardait pas à savoir, dans le village, que c'était à cause des titres disparus; mais on ne prononçait encore aucun nom, en vertu de ce dogme de la cachotterie que suivent si rigoureusement les gens de la campagne, tant ils ont crainte qu'un coup de langue malheureux les « mette dans les affaires ».

Le journal du cru mit un terme aux incertitudes par ces lignes, dont le ton perfide et le correct individuel suffisaient à l'autour honorable M. Goyot vient d'être victime d'un vol accompli avec une audace qui défie toute concurrence. Des titres russes qu'il possédait ont mystérieusement disparu. Un Parisien, parent de la victime, et qui s'est déjà fait remarquer par une captation récente, pourrait bien avoir joué dans cette affaire un rôle que la justice est en train d'éclaircir.

Rougeaud commençait à jouir de sa vengeance : il avait « fait mettre le Parisien dans le journal. » Tout le monde reconnut Trufloce.

Le plus enragé de tous était Lombardin, qui aurait déjà vu du voir menottes aux mains, entre deux gendarmes, une « crapule pareille qui méritait qu'on lui flanque de la boue plein la figure ».

— Comme si ça ne devrait pas déjà être sous les verrous. Ah! On a bien raison de dire que la justice est boiteuse!

L'impatience de Lombardin s'explique par sa cupidité native; mais la lenteur de l'action judiciaire s'expliquera pour le lecteur, quand il saura que des ménagères, en nettoyant la maison de la mère Goyot avaient retrouvé les titres russes, et que, tout penaud, conscient alors de la mauvaise action qu'on lui avait fait commettre, le père Goyot était allé trouver le procureur et lui faire part de sa découverte.

Le magistrat lui avait fait retirer sa plainte, et lui avait servi une admonestation dont la sévérité fait comprendre le silence prudent que le vieux gardait maintenant sur cette affaire.

On se demandait ce qui finirait par en advenir, lorsqu'un beau jour, Trufloce arriva au pays. Il ne s'aperçut pas, d'abord, de l'accueil très froid, que, contrairement à son habitude, lui fit le conducteur d'omnibus à son arrivée à la gare. Il ne se rendit pas compte de la gêne qu'avaient les gens à lui répondre, lorsqu'il les abordait. Selon son habitude, il alla voir le père Goyot.

Les gens du pays étaient sur leur porte bouche bée, le regardant se diriger vers la maison du vieux. « Paraît qu'il va y avoir du nouveau » se répétaient les commères. Il n'y eut rien. Le père Goyot offrit la goutte à Trufloce et ne lui souffla mot de l'aventure. Ce ne fut que par son ami, l'adjoind au maire, que Trufloce fut mis au courant de la dénonciation, de la venue des gendarmes, de l'article de journal, de la trouvaille des titres, que le vieux avait défendu d'ébruiter.

Tout doux qu'il était, Trufloce n'hésitait pas à prendre des mesures radicales, lorsque les circonstances le commandaient.

Il fila immédiatement au chef-lieu d'arrondissement et déposa une plainte en dénonciation calomnieuse, contre le père Goyot, avec cette pensée que, derrière le vieux, on retrouverait certainement les deux machinateurs de l'intrigue.

— C'est dégottant, se disait-il, de faire aller un pauvre vieux qui est victime de deux affreux chenapans, mais tant pis, l'affaire a été ébruitée, et si je n'en tire pas satisfaction, avec tous ces gens qui srient qu'il n'y a pas de faim sans feu, je suis perdu de réputation.

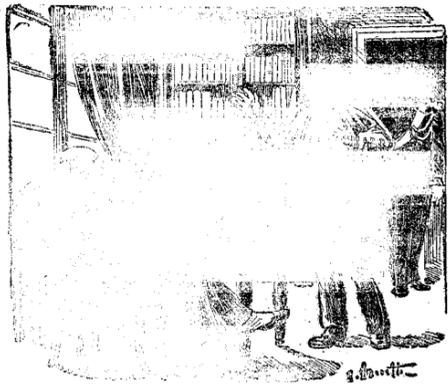
Ah! les gredis, si je pouvais trouver un joint pour les faire pincer à la place du vieux!

Mais, le Rougeaud, qui avait manigancé la dénonciation avec une habileté diabolique avait su se mettre en garde contre toute fâcheuse éventualité.

Le père Goyot, qui avait écrit et signé la dénonciation en fut regardé comme l'auteur uniquement responsable et fut condamné à deux cents francs de dommages-intérêts envers Truffosc.

Celui-ci s'empressa de les verser au bureau de bienfaisance.

Par une ironie singulière, c'est à Rougeaud, qui en était le trésorier, qu'il eût à les remettre. Truffosc exigea la remise d'un reçu dont le libelle indiquait l'origine du versement. Au



moment où Rougeaud le lui remettait, il y ajouta, en guise de décharge, une maîtresse paire de soufflets que Rougeaud encaissa sans mot dire. Trois jours après, ce finaud démissionnait. Il a renoncé à « faire mettre les gens dans le journal », et il ne s'occupe plus que de ses engrais : il est dans son élément. Lombardin continue de crier contre les injustices de la justice qui n'a pas envoyé le Parisien au bagne.

Quant au père Goyot, sa fureur ne connut plus de bornes dès qu'il sut l'usage que Truffosc avait fait de ses deux cents francs :

« C'est un maladroît, dit-il, du moment qu'il ne voulait pas les garder, ce n'était pas la peine de me les faire donner par un coup de tribunal! »

JEHAN DE VAL.

## LA MOUETTE

Ce soir-là, revenant d'une mission hydrographique sur le bassin, je passais après dîner dans les salons du Grand-Hôtel à Arcachon. A part moi, on était entre baïteurs. Nombreux étaient encore ceux qui se rappelaient la plage déserte, les dunes arides aux endroits mêmes où lancent audacieuses vers le ciel leurs flèches effilées les églises toutes modernes de Notre-Dame et de Saint-Ferdinand, où s'éparpillent, coquettes, de riches villas entre ces points extrêmes, regardant au loin la tour massive du cap Ferret, le sémaphore de Mouleau. Aussi n'était-il point rare d'entendre quelque « vieux du temps », brillant causeur parfois mâtiné de Gascon, narrer avec enthousiasme le développement subit de la gracieuse cité, que les pins de Brémontier ont « fixée pour toujours au rivage ».

Ce soir-là, la conversation prenait un tour plutôt monotone : un gros propriétaire du Médoc dépeignait à haute voix, avec force gestes à l'appui, devant un auditoire de Parisiens ou de gens du Nord, les ravages du phylloxera dans ses vignobles, ses luttes par le sulfure de carbone ou la bouillie bordelaise. Pour instructif que fut le sujet, Français et étrangers, jolies miss surtout (car il en est de jolies à croquer, ne vous déplaît) baillaient à montrer les plus ravissantes quenottes qui eussent jamais orné bouche de femme. Entraîné dans le bâillement général, le narrateur baillait lui-même, sa voix baissait peu à peu et allait *decreasing* en oraison funèbre de ses collègues défunts.

Tout à coup, sur la plage, sous les fenêtres même du salon-vérandah, un chant s'éleva doux, harmonieux, bercé par le roulement des vagues au lointain ; c'était une de ces chansons indiennes, dans la langue moelleusement bégayée des pêcheurs de nos Landes et qui se terminait à chaque couplet par le refrain :

Tu qu'as hugit la toute amie  
Sur l'île froide de la mort,  
Quitte l'île d'en haut la case bénie  
Per tourna bese aqui la toute amie  
Que sans tu s'enauge si fort (bis).

(Toi qui a quitté ta douce amie  
Sur l'île froide de la mort,  
Quitte bientôt du ciel le séjour sacré  
Pour revenir voir la douce amie  
Qui sans toi s'enauge à mourir).

La Mouette ! Et chacun de se précipiter aux vastes de la véranda.

La Mouette ! Je m'approchai à mon tour et sur le sable, à peine éclairée d'un rayon de lune, une forme blanche de femme, telle une prêtresse de Vesta, levant les bras au ciel, un chant d'une mélodie infinie, une caresse de zéphyr modulée dans une gorge de fauvette, au rythme sourd et lointain de l'Océan grondant sur la dune, scandée parfois aussi au cri guttural d'un scarié dans l'espace...

Sans doute, pensais-je, une Esmeralda de ville d'eaux tendant, après sérénade la sébille aux riches baïteurs. Il n'en était rien !

La Mouette, écoutée dans un religieux silence, avait à peine terminée sa plaintive mélodie qu'elle s'était enfuie légère comme un fil de la

vièrge entraîné par la bourrasque. Parmi nous, pas un applaudissement, pas un éclat de voix.

On rentra au salon et les jolis yeux des jolies miss se perlaient tous d'une larme de pitié. J'étais intrigué, je l'avoue.

« Me direz-vous, Miss, dis-je à ma voisine avec ce sans façon qu'autorise un rapprochement de plage, si court soit-il, me direz-vous quelle est cette harmonieuse Mouette que moi seul paraît ignorer ici ? »

— Vous êtes sans doute depuis peu parmi nous ? me dit-elle.

— Depuis ce matin à peine.

— Oh ! alors, rien d'étonnant, reprit ma jolie interlocutrice en passant un fin mouchoir de baptiste sur ses yeux, sans quoi vous connaîtriez la « pauvre Mouette ». Et sans se faire prier, avec ce laisser-aller charmant qui est l'apanage d'une éducation supérieure en Angleterre, elle continua :

« Je tiens l'histoire du père Chouteau, un vieux parquer de l'île aux Oiseaux, chez qui couche le soir la Mouette, un vieux ami de son père et qui se souvient tout ému aujourd'hui d'avoir fait sauter jadis sur ses genoux la « petite » comme il l'appelle encore affectueusement.

« Il y a quelque vingt ans, paraît-il, le père Le Moët, breton d'origine, était encore en exercice comme unique douanier sur ces dunes solitaires. Veuf de bonne heure d'une femme du pays, il avait élevé en la choyant au possible entre deux tournées de service, une fillette ; au début, la fille à Le Moët, puis la petite Le Moët et, par une dérivation de langage fréquente en ces milieux maritimes, la petite Mouette, pour être plus tard la Mouette tout court. Prodigeusement belle, profondément bonne.

Belle, il n'y avait qu'à voir l'empressement que mettaient les jeunes pêcheurs de la côte à venir le soir à la veillée du vieux soldat, demander un conseil, exposer un projet, prétexte à admirer une heure ou deux les beaux yeux de la petite.

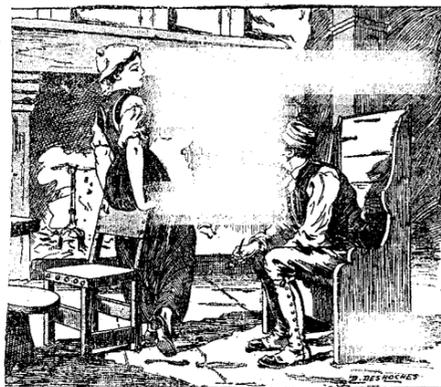
Bonne, s'intéressant aux orphelins, hélas ! si nombreux de la contrée, aux veuves dont les maris dormaient là-bas pour toujours, sous les vagues écumantes de la Grand'Gueuse.

Pour le vieux père rentrant de la tournée, toujours bien chausés sur les chenets de fer, les bas de laine tricotés par elle, par la « fille » comme il disait, et dans la marmite une surprise réconfortante pour chasser « le mauvais air des brumes ».

Sorties rares, d'ailleurs, car, soit par honte native chez ces peuplades maritimes, soit crainte du vieux dogue qui ne plaisantait pas avec la consigne, les contrebandiers n'existaient pas au cap Ferret, et le beaux yeux de la Mouette n'avaient jamais eu à se mouiller au récit d'une prise paternelle. Le vieux mousquet appendait triste au-dessus de la cheminée, insigne de la force que doit donner la loi. Mais comme instrument de répression, il n'avait jamais eu à quitter ses crochets.

Pour tout autre, paradis rêvé ; pour le vieux, cette inaction lui semblait un rapt fait au Trésor. Méritait-il ses maigres émoluments, puisqu'il n'avait jamais occasion de les gagner ? Il en arrivait presque à souhaiter contrebandes et contrebandiers pour assurer le calme de sa conscience troublée.

A quelque cent mètres du Sémaphore, non loin de la cabane à Le Moët, que l'Etat avait pompeusement baptisée *bureau des douanes*, quelques huttes en chaume formaient le hameau de l'Arbouse. Là vivaient misérablement d'une pêche abondante, mais difficilement écoulable, sans moyens de transport, trois ou quatre familles de pêcheurs qui devaient former plus tard le premier noyau des parqueurs d'Arcachon.



Dans ce hameau vivait aussi Louis Cartier, beau gars de vingt-cinq ans, unique soutien de ses deux vieux parents. Prématurément mûri aux luttes sur l'Océan qui avait autrefois englouti son grand-père et son bisaiul, c'était un vigoureux gaillard, aux muscles d'acier, au teint bronzé par le hâle de mer. On racontait de lui maints tours de force ou d'adresse. A lui seul, pendant l'orage ou le cyclone, il carguait sa voile et parait au gouvernail ; une fois, en franchissant la barre du Goulet, son embarcation avait chaviré ; roulé par une lame de fond, il avait su remonter à la surface, rejoindre ses avirons et sa barque, la retourner, s'y hisser, la vider et rentrer à force de rames dans la crique du Mouleau.

Fallait-il mettre à l'eau sa pinasse à sec sur la plage, un coup d'épaule, il la *quillait* et moitié traînant, moitié portant la lourde masse sur le sable, il atteignait l'eau profonde sans attendre la marée. Avec cela cœur d'or, sa force redoutable n'avait d'égale que son ineffable bonté.

Le grand Louis, comme disait Le Moët ! le beau Cartier, comme le désignait les trois ou quatre filles, à marier des environs était l'homme de barque du vieux douanier. Il recevait d'ail-

leurs de la générosité gouvernementale par l'intermédiaire du « bureau des douanes » une bien modeste rémunération mensuelle pour accompagner dans ses rondes ou visites hors la passe ou sur le bassin l'unique douanier de Mouleau.

Surpris une fois par un orage dans les environs du phare, les deux hommes avaient été roulés à la fois sous les flots. Le jeune marin, nag'ur habile et intrépide, avait sauvé son vieux compagnon sur le point de disparaître, l'avait accroché à l'embarcation filant à la dérive, la quille en l'air, avait gagné la côte à la nage et aidé de trois ou quatre pêcheurs, montait une barque plus grande et plus résistante était venu recueillir le douanier sur son épaule.

La sympathie, l'amitié d'autrefois devait se changer ce jour-là en une affection plus durable.

Ici, ma jolie interlocutrice s'arrêta et sembla hésiter.

Vous connaissez maintenant tous les personnages, La Mouette, son père et son fiancé. Car vous devinez bien que fatalement le beau Louis devait être le fiancé de la Mouette. Comment ils le devinrent ? ma foi demandez-le au père Chouteau qui fut très sobre sur ce chapitre comme je le suis avec vous, qu'il vous chafisse donc de savoir que, même avant la grande baignade et le sauvetage, Cartier paraissait tout heureux d'apporter à la Mouette avec l'autorisation de son père les arbouses les plus belles et les plus savoureuses et que la belle fille tout en baissant les yeux et rougissant de plaisir ne dédaignait point de les trouver plus suaves et meilleures que les autres, celles qui croissaient cependant à chaque pas aux branches de la forêt.

Parbleu, on se serait bien marié déjà, mais la misère était si grande chez les Cartier et la soldo de Le Moët était réellement si peu de chose ! Et l'on escomptait la pêche prochaine qui permettrait d'acheter le modeste trousseau de la mariée et de donner aux vieux un habit neuf ; alors on se réunirait si fort, que les parents tant par leurs enfants s'éteindraient en paix au grand jour du départ pour l'autre monde, dans une atmosphère de soins mérités et de douce affection filiale. Ah ! ce que l'on serait heureux, si seulement la sardine pouvait donner à la passe prochaine !

Un jour, le vieux garde côte reçut une lettre anonyme mais précise, de grandes quantités de tabac d'Espagne avaient depuis deux jours franchi la dune dans son rayon de surveillance. Vengeance ou trahison ? Enfin ! il allait donc pouvoir justifier l'utilité du poste des douanes au Mouleau.

Parbleu, c'était bien ça, ce lougre, toujours le même, qui paraissait croiser au large deux jours de suite et semblait s'approcher au crépuscule !

Comme c'était simple, et dire qu'il ne l'avait pas deviné plus tôt ! Toute la journée il inspecta la plage. Partout le sable uni sans empreinte, les hautes « Malines » les effaçant tous les quinze jours, cependant tout en face d'un endroit où le sol tombant à pic, permet aux embarcations d'approcher davantage de la dune, des traces nombreuses et différentes telles celles d'une troupe en file indienne.

Plus de doute, c'était bien là ?

Le lougre s'approchait le soir, mettait à l'eau ses canots et les contrebandiers venaient au devant d'eux pour s'enfoncer après dans les profondeurs de la forêt.

Et saisissant de sa découverte, le vieux douanier choisit de jour son poste d'observation pour la nuit, puis revint au Mouleau.

Il paraissait plus gai que d'habitude, il fit à sa « fille » deux ou trois plaisanteries comme il n'en faisait qu'aux grands jours.

Il décrocha le fusil, en vint à la cheminée, fit jouer et cria à plusieurs reprises la noix du chien, remplaça les amorces que l'humidité avait pu détériorer, mangea de bonne heure et partit en sifflant, l'arme à la bretelle, vers les Arbouses.

« Je ne rentrerai probablement que tard dans la nuit, « fille », jeta-t-il en sortant à sa jeune ménagère qui, habituée à ses nocturnes promenades n'en parut pas autrement étonnée et fit seulement un tour de plus au verrou de sûreté et détacha le chien de garde.

Les Arbouses étaient sur sa route.

« Hola, Louis, on est de garde ce soir, fit-il en ouvrant la porte des Cartier. »

La vieille vint au devant de lui.

« Le pauvre gars est à la pêche, dit-elle, père Le Moët, malgré que le temps ait menacé il a voulu partir quand même parce que le buffet se faisait vide, eh bien, je crois qu'il aurait mieux fait de ne pas y aller. Je ne sais pas, c'est pour sûr des menteries de notre pauvre tête et sûrement des bêtises, mais le vieux et puis moi sommes tout chose aujourd'hui, on dirait qu'un malheur menace notre Louis ! »

— Oui, oui, des bêtises tout ça, maman Cartier, fit Le Moët, dépité pour lui surtout de ne point trouver son auxiliaire habituel, le temps est beau, la barre est sûre et puis le Louis est plus fort que le Diable, n'avez donc pas peur bonnes gens Allons courage.

Et tout à son idée : « Eh bien, on ira seul. »

Et le douanier s'enfonça dans la forêt.

Par précaution, par ruse et par instinct, il se dissimula le plus possible avançant pour ainsi dire d'arbre en arbre.

Le soleil était déjà bas au-dessous de l'horizon quand il déboucha sur la dune. Aux dernières clartés du jour, il distinguait au large le lougre toutes voiles déployées.

« Ça va bien, pensa-t-il, » et couché sur le sable entre d'énormes racines d'un gros pin près d'une coupure naturelle de la dune formant couloir, il attendit.

Deux longues heures s'écoulèrent.

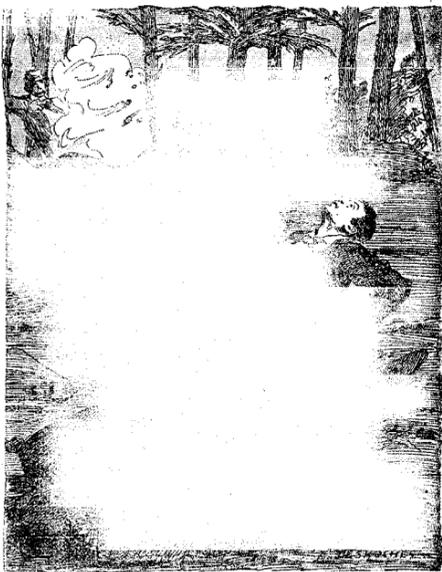
La nuit était noire, le vent seul soufflant dans les hautes branches des pins faisait entendre sa

plainte monotone, de temps en temps en temps une alouette de mer passait rapide et invisible, mêlant ses notes stridentes au roulement de la mer. Le ciel nuageux ne laissait qu'à de rares intervalles émerger un rayon affaibli d'une pâle lune.

Mille idées traversaient l'esprit du vieux guetteur. Si l'on s'était moqué de lui, si la lettre n'était point sincère, qu'on la lui eût envoyée pour le faire courir. Mais les pas ! eh bien ; dépecheurs après tout pour une raison inconnue quoique invraisemblable avaient bien pu débarquer là. Mais le lougre qui revenait depuis trois jours à heure fixe, qui s'approchait de la côte ? et si ce n'était pas les mêmes voiles qu'il avait entrevues, que ce fussent des voiles pareilles, paraissant à même heure par une étrange coïncidence ? Enfin, il avait attendu d'autres fois... A ce moment la lune laissa glisser un rayon entre deux nuages, elle éclaira la nappe d'eau une seconde, plus qu'il n'en fallait, une barque s'avancant à force d'aviron !

Le vieux douanier tressaillit, prêta l'oreille. Comprenant que le bruit seyait, pouvait désormais le renseigner, il retint son souffle pour mieux suivre et saisir la venue de l'ennemi.

Les coups d'avirons d'abord faibles croissaient en intensité, il distingua la clapotis de l'eau sur la carcasse de bois, ce bruit significatif, ce « glou » de la vague sur un corps creux qui ne saurait tromper une oreille exercée, puis la barque glissa sur le sable de la rive, il entendit son frolement, percut l'arrêt définitif, les avirons devenus inutiles, résonnèrent quoique posés avec précaution sur les bancs et le bois du canot, quelques instants s'écoulaient ; des chuchotements à voix basse, des chocs de corps lourds



et nous les banquettes, puis le sable commença à crier sous les pas des contrebandiers, le bruit devint plus sensible, le vieux douanier percut malgré l'obscurité trois formes humaines chargées de gros ballots. Il les vit s'enfoncer dans la coulée de la dune, elles allaient passer à la raser.

« Halte, s'écria-t-il, halte-là, où je fais feu... Halte ! cria-t-il pour la troisième fois en levant le chien de son fusil. »

Les ballots tombèrent presque à ses pieds, les hommes s'enfuirent : « Halte-là au nom de la loi ! » répéta-t-il pour la quatrième fois, et au hasard dans l'obscurité, sans idée d'atteindre les contrebandiers, grisé, il mit le doigt sur la détente, il épaula, un long jet de flamme fendit la nuit noire, sortant du mousqueton fumant élança un instant la silhouette du vieillard halluciné, un cri terrible lui répondit : un homme était blessé.

Le Moët naturellement bon l'avait fait sans le vouloir, il jeta son arme et sans calculer le danger d'une vengeance ou d'une représaille, il courut au malheureux. La lune à ce moment traversa les branches des grands pins de la dune, sa lune blafarde éclaira le visage du contrebandier hurlant de douleur...

C'était Louis Cartier !

« Pardon père, s'écria-t-il, pardon ! C'était pour le pain de mes pauvres vieux et pour le trousseau de notre pauvre Mouette. »

Un large flot de sang lui monta à la gorge gargouillant en forme de râle, la balle avait perforé le poumon. Le silence se fit lugubre dans la clairière.

Le lendemain on trouvait deux cadavres entrelacés, le vieux Le Moët était mort en embrassant sa victime et son sauveur.

Deux contrebandiers pris à quelque temps de là avouaient aux juges qu'il avaient rencontré en mer un pauvre pêcheur jetant en vain ses filets dans les eaux profondes qu'ils lui avaient proposé par trois fois inutilement de les conduire à terre de nuit dans sa barque moyennant une honnête rémunération. Qu'il avait d'abord refusé et puis hésité longtemps et qu'enfin il avait cédé à la vue de deux pièces d'or.

La pauvre Mouette devint folle sur-le-champ, mais le ciel élément lui a permis de croire que père et fiancé furent ensemble par les contrebandiers et voilà comment depuis vingt ans dans son âme de folle elle appelle ses morts aspirants à les revoir.

Dieu a voulu que sa folie fut douce, elle parle au fleurs, elle écoute les oiseaux de la forêt et pauvre inconsciente, à leur mélodies naturelles, elle ajoute le charme de sa voix plaintive.

Elle attend, elle espère, sa folie est une grâce du ciel.

ED. TRYSSONNEAU.

## UN DISCIPLINAIRE

Sur le magnifique transport des Messageries maritimes, un silence absolu règne, à cette heure matinale qui précède le lever du jour. On approche du tropique et les matins n'ont pas d'aurore, les soirs pas de crépuscule. Le soleil se lève comme il se couche, brusquement, sans transition et c'est toujours intéressant à voir cette subite apparition de ses flèches de feu.

Le vaisseau fend de sa puissante étrave la lame moutonnante au bruit rouflant et continu des hélices. Au bout de la batterie, à tribord, dans une cabine de premier maître, on a déposé la veille sur la couchette une longue planche de sapin. Sur cette planche est placée une sorte de sac en étoffe grise enveloppant une chose rigide. Et l'étoffe grossière se drape singulièrement, avec des plis raides, des cassures aux angles.

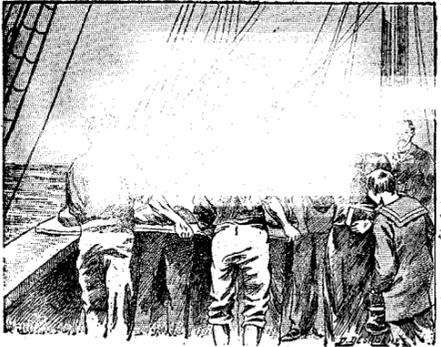
Six personnes entrent dans le réduit : c'est le commandant d'abord, sa casquette galonnée à la main, quatre matelots pieds nus, en petite tenue, puis un capucin la tête penchée sur son chapelet, que ses mains égrenent avec vivacité.

Derrière, on devine plutôt qu'on n'aperçoit, quelques maigres fantômes de soldats au profil émacié, grelottant encore la fièvre.

Sur un signe du commandant, les quatre matelots saisissent la planche et le sac qu'elle supporte et gagnent le couloir étroit. Le secret a été bien gardé. A part les personnes qui sont là, tout le monde dort encore.

A une légère modulation de sifflet, l'hélice s'arrête subitement mais le navire continue lentement sa marche, lancé par la vitesse, cquise. La mer est devenue dure, d'énormes paquets de lames se ruent à l'assaut des flancs du navire, projetant sur tous ces gens immobiles et recueillis des tourbillons d'écume blanche.

Le grand paquebot s'arrête une minute. Au signal du maître d'équipage, la planche est enlevée et posée horizontalement sur la lisse ; un coup de sifflet encore, la planche bascule, le



sac gris chavire en glissant. A peine un petit rejaillement d'écume, une éclaboussure un peu plus forte que les autres... Le navire a repris sa marche et rien ne rappelle plus dans le mouvant tableau qu'un drame vient de s'accomplir.

Et cette cérémonie silencieuse et cachée, ce bref arrêt dans la marche du rapide paquebot, ce triste cortège de camarades et d'indifférents, cette courte prière du moine à robe brune dans l'éblouissant décor d'un lever de soleil sur l'Océan Indien, tout cela c'est pour jeter à la mer le cadavre d'un petit soldat mort hier, et dont la courte carrière fut héroïque.

Sur la route, ou plus exactement sur le passage de la colonne volante commandée par le général Duchêne se rendant à Tananarive, on l'avait placé en sentinelle, le disciplinaire Jean Hurlu, et cet honneur le comblait de joie.

C'est qu'on n'est pas prodigue des marques de confiance envers les Zéphirs, d'ordinaire, on ne leur donne des armes qu'au moment de l'action et presque toujours ils sont employés seule-

ment aux corvées, à ces travaux de terrassement qui les déciment dans ce pays de malaria. Toujours tête et barbe rasées, le casque colonial cerclé d'un large liseré noir, ils sont les parias de l'armée comme ils ont été ceux de la société civile. Il faut une action méritoire, une citation à l'ordre par exemple, pour que le *joyeux* soit autorisé à laisser pousser sa moustache, à reprendre un peu de sa dignité d'homme ; c'est la première et la plus enviée des faveurs.

Jean Hurlu l'avait conquise, cette faveur, dès le début des opérations sur la grande île, en sauvant au péril de sa vie un officier en train de se noyer dans la rivière des Crocodiles. Peu après, il s'était distingué dans un combat d'avant-garde, une affaire de surprise inopinée des travailleurs par un fort parti de Hovas. Armé seulement de sa pioche et d'une lourde barre de fer, il s'était frayé un passage dans la grouillante masse des noirs et il avait dégagé son sergent qui, les six coups de son revolver déchargés, se trouvait en assez mauvaise posture.

Entraînés par son exemple, ses camarades avaient également joué de leurs pioches et promptement mis en fuite les ennemis.

A la suite de ces faits, il avait été décidé que les hommes du bataillon d'Afrique ne seraient plus privés de leurs armes.

C'est ce qui explique pourquoi Jean Hurlu est de faction ce jour-là pendant l'heure de la sieste, alors que tous les camarades dorment, écrasés par la chaleur lourde et intense qui descend du grand soleil enflammé.

Pour se mettre à l'abri des funestes émanations et aussi des surprises, dans ce pays où chaque arbre peut dissimuler un ennemi, les soldats ont construit une petite hutte improvisée au sommet d'un monticule qui domine une partie du pays environnant, sur deux côtés tout au moins.

Pas fameuse la bicoque, oh ! non. Quatre murs en pierres sèches avec un toit plat de feuilles de palmier garnies de broussailles et caefutrées avec de la mousse et c'est tout. Mais enfin on y dort en paix, sans craindre les rayons traitres du soleil ou les mille morsures des moustiques.

Au bas, la tente de la sentinelle, tournée du côté de la forêt, face au danger.

La lisière des premiers arbres est à cent mètres et jusque-là c'est la clarté aveuglante du sol nu sur lequel le soleil verse à torrents ses rayons. Sous la toile brûlante, la tente est comme une étuve où tout se sèche, où les pensées vaporisées s'évanouissent pour ne laisser place qu'au lourd ennui et à la torpeur envahissante. Impossible de rien regarder. Les yeux se dessèchent et la vision se perd dans les buées lourdes qui s'élèvent de la terre et de la forêt profonde.

Jean Hurlu s'est assis sur le sol, les jambes repliées sous lui, à la turque. Il fait bonne garde, sachant que la sécurité de tous repose sur lui.

Cependant la chaleur devient de plus en plus accablante et le *joyeux* peut à peine tenir ses yeux ouverts. Alors, il se lève, fait quelques pas pour chasser ce besoin de dormir, et, pour se tenir éveillé il songe au pays qu'il a quitté il y a bientôt huit ans, pour la maison centrale d'abord où une mauvaise affaire due à la fréquentation de jeunes vauriens l'a entraîné malgré lui, puis pour le bataillon d'Afrique.

Comme un mirage, ses années de jeunesse heureuse défilent dans son cerveau surchauffé, avec des apparences de choses fraîches, des réminiscences de lointains horizons emplis de verdure et de cascades chantantes. Ce qu'il voit, le disciplinaire, ce n'est plus la brousse ardente ni les marigots empoisonnés, ce sont les belles plaines de France, les coteaux escarpés par les pampres dorés où résonne la joyeuse chanson du laboureur et du vigneron ; c'est la ferme paternelle au flanc de la montagne bleutée, les champs espacés symétriquement où un vieillard vêtu de la bure brune des paysans

coupe les blés roux et les seigles jaunes ; ce sont des sources vives, frissonnantes, bordées d'herbes longues où les vaches grasses paissent lentement, levant de temps à autre leur gros museau tout barbouillé d'écume.

Ce qu'il voit, c'est son vieux père qui lui ouvre les bras comme à l'enfant prodigue, oubliant la malédiction passée et les anciens jours mauvais et noirs ; c'est la campagne finie, son incorporation dans un autre régiment, un régiment d'hommes d'honneur, cette fois... et puis, suprême espoir, longuement et tendrement caressé, son départ, son arrivée là-bas chez les vieux avec sur sa veste bleue de marsouin le tintinna-



bulement joyeux de ses médailles, la médaille coloniale et la médaille militaire, la médaille des braves qu'il espère gagner, fût-ce au prix d'un de ses membres...

Ce qu'il voit... c'est un rêve... une apothéose... dort-il?... Oui, car ce qu'il devrait voir, il ne le voit pas...

Il ne voit pas, là-bas à l'horizon borné par les arbres énormes de la forêt séculaire, de longues files d'hommes noirs qui se dissimulent en rampant sur la droite et lèvent seulement de temps à autre vers la sentinelle engourdie leur tête crépue.

Leurs files onduleuses se rapprochent, serpentant au milieu des lianes et de la végétation tropicale, comme des reptiles familiers. Souples et agiles, ils s'élancent sans que leur marche silencieuse soulève le moindre bruit... Ils sont maintenant tous dans le grand espace découvert, ils se pressent, ils arrivent... Pauvre petit soldat, ils vont l'égorger avant qu'il ait même soupçonné leur présence. Ils l'entourent...

Un grand nègre, un colosse, tire son couteau avec un ricanement muet et sauvage. Dans le mouvement qu'il fait pour brandir son arme, son fusil lui échappe des mains, retentissant sur le sol durci un bruit de ferraille retentissant.

— Ah ! les canailles !... Le sang du disciplinaire n'a fait qu'un tour. Tiré brusquement de sa torpeur, il s'éveille, et d'un coup d'œil il juge la situation.

Oh ! son rêve finit mal. Au lieu de la récompense entrevue, c'est, s'il s'en échappe, le conseil de guerre, le désespoir et la honte de nouveau. Endormi à son poste, il a laissé approcher l'ennemi à côté de la bicoque où reposent les camarades sans défense.

Comme un éclair, ce tableau funeste se déroule devant ses yeux... Plutôt mourir !...

Et d'abord, donnons l'alarme !... A toi le coup de fusil, toi qui parais le chef... Et d'un... Les camarades entendront la détonation... Des gens à son secours, en tous cas, seront avertis...

Maintenant, à nous tous... Ah ! toi, grand scélérat, ce coup de baïonnette, ah ! tu voulais me saigner comme un poulet. Et toi... tu ne sais donc pas qu'on a des yeux dans le dos, quand

on veut... Et vous tous, vous en voulez, approchez... Ah, sacrébleu ! On va en découder...

Et, sans pouvoir trouver le temps de recharger son arme, Jean Hurlu saute, bondit comme un chat-tigre, évitant avec une adresse incroyable les coups de lance que lui portent les Hovas. Armé de son fusil, il tape à droite et à gauche ; il a faussé sa baïonnette et comme elle lui est devenue inutile, il l'a plantée dans le ventre d'un ennemi qui grimpeait vers la retraite des camarades.

Heureusement, son Lebel est solide, lui. Manié par un bras de fer, il trace autour du disciplinaire un cercle infranchissable. Sous ses coups répétés, les côtes s'enfoncent, les crânes éclatent comme des Calebasses mûres, projetant au loin les cervelles sanglantes.

Cependant un homme ne peut lutter longtemps contre cent. Le disciplinaire a déjà reçu plusieurs blessures, son sang coule, rendant ses mains poisseuses et gluantes. Un vertige lui monte... Va-t-il succomber... Les camarades n'ont donc pas entendu?... Si, les camarades ont entendu et le coup de feu et le bruit de la lutte. Sous les ordres du sous-officier, les voilà qui apparaissent, avec des cris... la fusillade commence. A ce signal, les Malgaches comprennent que leur attaque est manquée, qu'il n'y a plus de surprise, et comme ils ne sont pas assez braves pour risquer un combat en plaine, ils s'enfuient de tous côtés et ne tardent pas à disparaître derrière les arbres de la forêt.

Pas avant cependant que l'un d'eux ait déchargé son fusil sur Jean Hurlu.

Le coup, bien que mal ajusté, a produit son effet. Le *joyeux* chancelle en portant les mains à sa poitrine... D'ailleurs l'énergie qui l'a maintenu jusque-là lui fait défaut une fois le danger passé, et il s'affaisse dans les bras du sergent.

Le pauvre diable à son compte, murmure celui-ci. Il s'est laissé surprendre. N'importe, il a fait là une belle défense !

Douze cadavres en effet jonchent le sol autour du pâle blessé, et de nombreuses traces de sang se distinguent encore au loin sur la terre blanche, qui les boit avidement.

Soigné à l'hôpital improvisé de Majunga, Jean Hurlu a passé bien près de la mort, mais il est à peu près rétabli. Tout danger de rechute écarté on le renvoie en France.

Il s'est embarqué quelques jours auparavant sur le grand transport des Messageries maritimes. Il est heureux, il va rentrer au pays ; sa vaillante conduite a été récompensée : au débarcadère il troquera son uniforme contre celui de l'infanterie de marine, et il aura la médaille coloniale. Son commandant lui a même laissé à entendre qu'il parlerait pour lui au général Duchêne... Que peut-il demander de plus ?

Aussi, il est bien portant ; encore quelques restes de fièvre mais en somme très espacés, presque insignifiants. Les premiers jours, il a un peu le mal de mer. Gêné par la chaleur suffocante, étouffé dans le faux-pont par l'agglomération des camarades, il se lève, prend son casque en liège et va sur le pont, achever sa nuit au grand air.

Le soleil paraît, léger, peu pénétrant mais perfide. Jean Hurlu dort toujours, reprend des forces, repose à la brise. Son casque a légèrement glissé laissant un espace, un tout petit espace libre derrière sa tête...

Lorsqu'il se lève, heureux d'avoir fait un si bon somme, il fait deux pas en titubant comme un homme ivre. On le porte à l'infirmerie, il y meurt deux heures après.

Et le vieux Océan, complice du soleil mortel, agit et secoue brusquement le grand navire, réclamant, insatiable, de nouvelles victimes. Souvent, souvent encore dans la longue traversée, la même cérémonie que ce matin se reproduira et plus d'un cadavre coulera, rigide, dans un gouffre noir, entre deux lames, avec à peine quelques éclaboussures d'écume...

JEAN DUVILLIER.

## FEUILLETON

### Le Docteur Aubry

PAR  
Louis CHARMES

#### CHAPITRE II

Nou ! Dieu ne voudrait pas que l'amour encore caché qui éclairait de ses rayons, devint l'asté le-er-nemi qui briserait son cœur !

Il se laissa bercer par la douceur de son rêve. Assis à l'écart sous les tilleuls dont les fleurs embaumaient, il entretenait la baronne sur l'opération future et lui donnait ses prescriptions.

Au loin, les feux du soleil couchant rougissaient déjà la nappe d'un étang clair, entourée de sapins noirs.

L'orbe lumineux de l'astre à son déclin couronnait la cime de la montagne du Climont. Les lucours du soir galonnaient d'écharpes fugitives les piques bionnées de la large grille. Les mouches portées par la brise du crépuscule qui tombait sur la terre, volaient en tourbillons dans les campanules, dont les fleurs en clochettes ombrageaient la nudité des pierres.

M. Aubry, dit la baronne, avec une en-tre-franchise, vous avez devant vous une épouse inconsolable et une mère éprouvée, mais qui est prête pour tous les dévouements et pour tous les sacrifices.

En rendant à mon fils le libre usage de ses facultés physiques, vous lui ouvrirez aussi tout le chemin du bonheur.

— Aussi, madame la baronne, tenterais-je tout ce qu'autorise la science pour rendre heureux monsieur votre fils.

— J'ai parlé de sacrifices, monsieur. « Je rougis d'employer ce mot qu'une mère ne devrait jamais prononcer lorsqu'il s'agit pour elle du sang de sa chair.

— Mais dans la circonstance je dois m'inquiéter pour répondre sans retard au prix des émoluments qui vous seront dus et que je vous prie de vouloir bien me fixer.

— Je vends mes soins forts chers ; madame la baronne, dit le chirurgien avec un sérieux auquel elle se méprit.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria cette femme véritablement mère, je possède encore ce château et toutes ces forêts qui nous environnent.

« L'idée de les vendre ne m'effraie nullement.

« Rien ne me coûtera pour ramener la gaieté dans l'esprit de mon fils et la joie dans son cœur !... car vous le savez, monsieur, pour se faire aimer, un homme a besoin aussi que quelque avantage physique donne son appui à la beauté de son âme. Oh ! continua la baronne sur un geste de surprise que Jean avait esquissé, le secret que j'ai deviné ne m'appartient pas. Je n'ai par conséquent pas le droit d'en faire la confidence !

— Elle souriait doucement.

— Le froid vous saisit, docteur ? lui demanda-t-elle en le voyant pâler.

— Je ne suis plus habitué à un air aussi vivifiant et si vil aux bronches, répliqua le chirurgien.

Je compte sur la marche du retour pour m'échauffer le sang.

Il prit congé à la nuit brune tombait sur les bois et sur la montagne parfumée par les plantes aromatiques. Accompagné de Frédéric, il prit la route, car l'ombre n'autorisait pas la descente par les sentiers.

Une chaleur brûlante lui montait au visage. Il se découvrit au cours de la marche.

— Comment trouvez-vous ma Clémentine ? demanda le garde.

— Je vous fais tous mes compliments, Frédéric, votre fille est bien jolie.

— N'est-ce pas, murmura le père avec un tremblement, émotion ou orgueil dans la voix.

— Oui, Frédéric, M<sup>lle</sup> Clémentine est bien jolie, bien jolie !

Il éleva vers les cieux ses yeux où roulaient des larmes.

Il songea que son amour sans espoir, sans doute avait, la douceur et la pureté des étoiles qui scintillaient au-dessus des chênes, dans le bleu du firmament.

En traversant la clairière où le clairon de la grive saluait la tombée du jour, ils passèrent à proximité de la hutte.

Un feu de sarments et de racines se consumait entre des pierres qui le garantissaient du vent. La bohémienne était absente. Elle était allée chercher du cresson fin aux fontaines du bois, probablement pour entourer la caille ou la perdrix qu'elle tenait cachée quelque part, mais que le garde qui donnait ces renseignements ne découvrait pas sur les tisons.

— Cora était prudente et ne livrait pas ses secrets. — Je la pincerai bien un de ces jours ! murmura Frédéric.

— Et vous oseriez verbaliser contre cette vieille créature solitaire ? demanda le chirurgien.

— Non, mais je ne veux pas qu'elle se croie plus fine que moi. On a de l'honneur ou en n'a pas, que diable ! Ils disparurent sous les couverts épais.

Quand rien ne troubla plus la clairière, Cora, qui les avait aperçus, parut sur la lisière.

Elle tenait à la main un lacet auquel une

perdrix était suspendue. Elle traversa l'oiseau d'une baguette de cerisier sauvage à laquelle elle avait préalablement enlevé son écorce lisse ; puis elle fit reposer les extrémités de ce bâton sur deux petits piquets qui se dressaient en fourches auprès des flammes. Le corps dodu de la perdrix grésilla au contact du feu.

La bohémienne s'assit devant les braises pour surveiller la cuisson, et le reflet des sarments éclaira sa tête grise et son visage flétri, presque dur, dans l'ombre de la nuit.

Jean n'était pas retourné au château depuis huit jours.

L'abattement qui s'était emparé de tout son être le rétinait inactif sous son chaumie.

Il avait transmis ses indications par courrier, se réservant de n'entreprendre l'ascension de la montagne et des bois que le plus rarement possible.

Il eut la vaine espérance d'arrêter l'élan de son cœur en se gardant de la vue de Clémentine, et, précisément, l'inaction qui l'assujettissait dans la douleur permettait à ses pensées de le transporter au château d'Auberive.

Il accomplirait son devoir tout entier. Il savait, dans sa saine et haute conscience, que le médecin ne doit pas connaître le rival.

Il rendrait la sève et la vie au jeune arbre.

Celui-ci grandirait, prolongerait enfin ses ramures sous le ciel, et donnerait aux fleurs éclairées par l'aurore l'ombre douce de ses branches.

Henri d'Auberive pourrait montrer à Clémentine son adresse et sa force reconquises. Il pourrait se faire aimer, s'il ne l'était déjà !

En allant au lieu du repos, sur ses tombes, comme il le disait, Jean vit un jour une femme en grand deuil agenouillée devant un mausolée. Elle pria avec ferveur. L'herbe qui poussait librement auprès des buis en bordure, dans les allées, amortit ait le bruit des pas.

# UNE PARTIE DE CHASSE

Duval entra chez son ami Dumont et lui dit :

— Je t'invite à une partie de chasse, où certainement nous trouverons du lièvre, au cours de laquelle nous tuons des lièvres, devrais-je affirmer plutôt, mais à cette condition : avoue que ce fut toi, non la grosse Française, qui m'envoya le melon par ma fête... un mauvais melon, un melon passé...

Aux derniers mots, la voix de Duval s'était aigrie. Il y avait trois jours que la chose se trouvait faite accompli, mais, après avoir empoisonné sa fête, le melon continuait d'empoisonner sa pensée. Il ignorait quel pouvait être l'auteur de cette horrible farce. Était-ce Française, était-ce Dumont ? Il se doutait de l'une autant que de l'autre. La bonne du charcutier, la bonne indomptable était capable de tout ; quant à Dumont, il ne se gênait pour quoi que ce soit, et cette farce insolente centrait assez dans sa manière d'être.

Duval eût toutefois préféré que la plaisanterie fût plutôt l'œuvre de Dumont que celle de Française.

Les mots « chasse » et « lièvre », retentirent aux oreilles de Dumont comme la plus suave des harmonies, aussi, un joyeux sourire éclaira-t-il subitement son visage ; mais quand il sentit la condition peser sur sa tête, quand la voix aigrie de son ami lui eut dit sa peine encore, un indescriptible rictus remplaçait le joyeux sourire.

— Tu fais la grimace, reprit Duval, lorsque moi seul aurais le droit de la faire, c'est bizarre, car ce melon pour ma fête... Allons, Dumont, avoue que c'est toi, et nous n'en parlerons plus.

— Je ne puis cependant m'accuser ! — Tu vois bien que c'est toi, puisque tu ne peux l'empêcher de rire !

Effectivement, Dumont riait paraissant avoir oublié tout à coup, la déplorable condition. Au lieu de répondre, il se contenta de prendre deux verres, une bouteille de chartreuse, un pot à tabac et de placer le tout sur la table, où venait de s'accouder Duval. Puis il bourra sa pipe, remplit les deux premiers, allumant celle-ci et, trinquant :

— A ta santé, mon vieux Duval, mais à la mort du lièvre.

— A ta santé, Dumont... Néanmoins, lorsque je pense à ce melon, un melon dont tes clients n'auraient pas voulu, bien sûr, je ne peux m'empêcher de trouver cela trop fort !

Car je dois vous prévenir que Dumont était restaurateur, d'où l'assertion de Duval ; celui-ci était marchand drapier et chacun demeurait, chose peut-être invraisemblable ici, et cependant vraie, rue des Bons-Enfants, tout près l'un de l'autre.

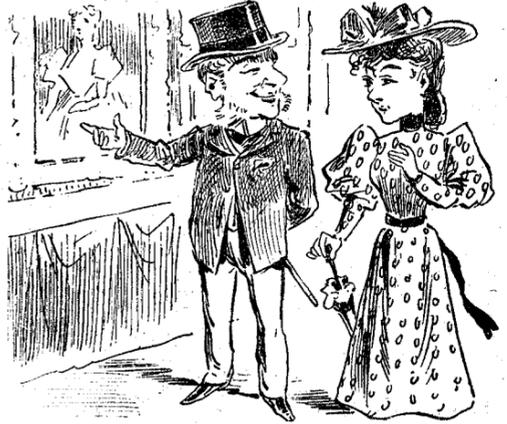
Duval aimait la chartreuse. Afin de mieux savourer son verre, il allume un cigare et continue, Dumont paraissant attendre avec impatience qu'il parlât :

— Tu ne veux décidément pas avouer, eh bien, ça sera tant pis pour toi, mais il faut que j'aie ma revanche.

— A ton aise, l'ami, fais-moi des farces si tu y tiens ; pourvu que tu me donnes l'occasion de tirer un lièvre, c'est tout ce que je demande... Vide ton verre, nous allons en prendre un autre. La chartreuse est bonne, hein ? On n'en produit pas de meilleure. Mais où irons-nous chasser ?

— Aux environs de Pontoise... C'est mon oncle qui nous fera tuer les lièvres en question...

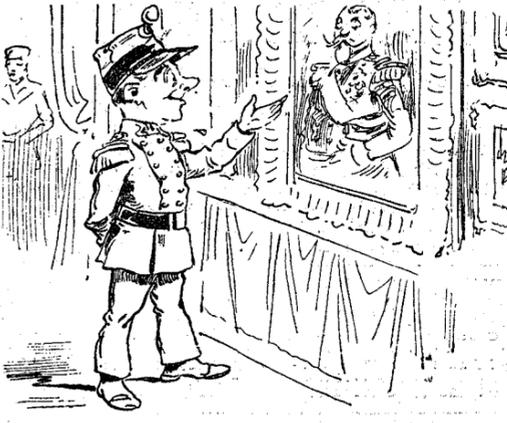
# AU SALON



— Si bonne soit une copie, elle ne vaut jamais l'original... — Erreur, cher Monsieur, car le portrait de mon mari est bien plus supportable que sa personne...



— Alors, p'pa, ce nœud noir, ça signifie que l'artiste est mort ? — Oui. Toto, toi qui voulais le faire peindre, tu vois où ça mène !...



Le portrait du général : — Ici, mon vieux, tu ne me fais pas peur, j'vas t' dire ton fait !...



Aux pastellistes : — Madame voudrait prendre des leçons ? — Oh ! simplement pour connaître le meilleur moyen de faire adhérer la couleur à la peau.

— Ah ! le brave oncle ! — Oui... et il assure qu'ils vont manger ses choux.

Pontoise est un pays renommé pour ceci, pour cela, mais où, entre autres spécialités, on fait en grand la culture des choux. L'oncle de Duval possédait, cette année-là, soixante mille choux, et tous d'une belle venue. Dans un seul champ, si l'on peut simplement appeler cela un champ, on en comptait quarante mille pieds. Et c'était là que, suivant le drapier, des lièvres prenaient sans gêne, depuis quelques jours, de copieux repas.

— Et, puisque les lièvres mangent les choux de ton oncle, affirme le restaurateur en reconduisant Duval, nous mangerons du lièvre au choux ?

— Parfaitement. C'est à l'affût que nous leur retrousserons le poil... du moins au premier que nous verrons. Là, pan ! en flagrant délit !

Le lendemain matin, portant un sac de voyage, Duval prenait le train pour Pontoise. Aussitôt arrivé chez son oncle, débordant d'une joie maligne, il éclata :

— Eh bien ! c'est entendu, j'irai jusqu'au bout ! Je sais maintenant que ce ne peut être que Dumont ; il faut que j'aie ma revanche !

L'oncle applaudit, partageant l'amour de la revanche du neveu.

Duval ouvrit le sac apporté et en retira un lièvre fraîchement empaillé, assez mal, il est vrai, mais empaillé toutefois de telle façon qu'il

semblait se cacher, se blottir. Après le lièvre, ce fut au tour d'un piège à loup, mais avec ressort détendu et pointes ou dents limées, de manière qu'aucun accident n'était à redouter.

Tout cela fut trouvé fort bien par l'oncle.

Duval remit lièvre et piège dans le sac et les deux hommes partirent. Une demi-heure après environ, ils arrivaient au champ où l'oncle n'avait jamais vu de lièvre. Et le drapier retira la bête du sac, lui enleva quelques pincées de poils qu'il colla de distance en distance, à quelques choux alignés le long du sillon formant sentier. Ensuite, de ci, de là, il égratina quelques remarquables plans. Ne fallait-il point que l'on fut assuré que des lièvres avaient passé par là ? Un peu plus loin, le piège était tendu et légèrement recouvert de terre. Presque au bout du champ, sous la plus jolie tête de choux, Duval posa l'empaillé et dit :

— De cette façon, je serai vengé. Ou il se fera prendre, ou il croira tirer un lièvre.

— C'est réussi, affirma l'oncle, une fois que tout fut terminé.

En rentrant chez lui, le drapier courut prévenir le restaurateur que son oncle pensait que la partie devait être pour le soir même. Dumont ne demandait pas mieux, il croyait que la chose dût être ainsi, et, répondant :

— Oui, mon bon Duval, tout est prêt, tout est broissé, astiqué, et je n'attends plus que l'heure de venger ton oncle et ses choux.

La vengeance semblait donc courir au drapier,

et pourtant il se demanda plus d'une fois, dans le cours de la journée, si son plan allait réussir, et s'il ne pourrait arriver qu'il en fut pour ses peines. Dumont tirerait-il le lièvre, Dumont se ferait-il prendre ?

L'heure arrive, on part, on prend le train. Bien que, pour des causes différentes, une foule gait les déborderait.

Duval aimerait qu'on passât chez son oncle. Celui-ci a, du reste, un petit vin blanc qui ne causa jamais que du bien. Dumont le sait, par oui-dire.

— Quelle merveilleuse idée ! s'écria-t-il. Rien ne vous éclaircirait la vue comme un ou deux verres de vin blanc. On prétend aussi que cela tue le ver... tuons-le, après nous tuons le lièvre.

L'oncle fulmina contre les lièvres et gémit sur ses choux. Il eut encore des mots durs pour les braconniers, qui volaient le gibier aux chasseurs, et qui abimaient sa récolte. N'avait-il pas trouvé plusieurs collets et des pièges tendus le long de sa plaine de choux ? Il espérait que Dumont et Duval, en faisant bonne chasse, allaient mettre fin à cela.

Les deux amis se restaurèrent. A l'entrée du champ, le restaurateur remarqua les dégâts des lièvres. Il arma son fusil, pressant le pas, afin de prendre au plus vite position et d'être prêt à toute éventualité. Duval le suit, anxieux, tremblant que son coup ne réussît point. Car il sait que le ridicule est l'arme la plus meurtrière, et, tout s'enchaînant, si la revanche lui échappait, l'histoire du melon paraîtrait plus grave encore aux yeux du quartier.

Ils vont toujours, se dirigeant du côté du bosquet qui se dresse à l'autre extrémité de la plaine de choux. C'est là qu'ils se cacheront pour attendre le lièvre.

— C'est de là que partiront en même temps le châtimement et la mort, murmura Dumont.

Duval ne peut s'empêcher de rire, devant l'affirmation de son ami. La proposition lui semblait du reste folle ; mais, Dumont s'étant répété, elle le portait surtout à pouffer et il pouffait, il pouffait tant et si bien que crac !...

Cette fois c'était un cri de rage qui sortait de la gorge du drapier : il venait d'oublier de se faire prendre à son propre piège.

— Les misérables ! lança Dumont, songeant aux braconniers.

Aux exclamations des deux amis, plus loin, un chien bondissait, emportant le lièvre empaillé.

Le restaurateur crut au rapt du levrier, aux braconniers aussi, et Duval se contenta de rester longtemps, longtemps rêveur.

JULIUS JEANNIN.

## PENSÉES ET MAXIMES

La tristesse et la sauvagerie des comiques et des bouffons ne sauraient étonner ceux qui pensent. La nécessité de rire quand même et d'amuser le public doit rendre la liberté de la solitude chose réellement précieuse.

M. DE BLOQUEVILLE.

Lorsqu'une femme souffre des assiduités, c'est qu'elle a trouvée son vainqueur.

M<sup>me</sup> DE ROSTAING.

Tel mot, prononcé par tel homme répond de sa conduite à jamais.

M<sup>me</sup> NECKER DE SAUSSURE.

La femme qui était en prière ne l'entendit pas, c'était la baronne d'Auberive. Il s'écarta pour ne pas être aperçue. En arrivant vers les tertres où il venait aussi pour prier et pleurer, il vit avec une surprise émue que des fleurs toutes fraîches avaient été déposées sur ses morts par des mains inconnues.

La personne qui avait apporté les bouquets avait laissé la trace de ses pas sur l'herbe mouillée.

Il attendit que la baronne, dont il suivait la silhouette derrière les cyprès, eut quitté le cimetière pour suivre les empreintes laissées sur l'herbe qui, un instant couchée, se relevait déjà sous le contact de la rosée qui triomphait encore du soleil.

Les empreintes conduisaient de ses tertres à la pierre tombale de M. Xavier-François Régis de la Notte, baron d'Auberive. La fée mystérieuse dont les mains délicates avaient fleuri les gazons des siens n'était autre que la baronne.

Cette constatation le jeta dans un trouble profond. Il eut un instant l'idée de se diriger le jour même vers le château d'Auberive.

Il s'abstint. Il avait toujours eu beaucoup de goût pour l'équitation. Aujourd'hui que la fortune acquise lui permettait de le réaliser, il voulait faire choix d'une monture.

Il avait à cet effet retenu la diligence. Elle devait le conduire à la ville éloignée de dix lieues, et rapporter chez lui tous les articles de sellerie.

Il partit. Il revint le soir, monté sur un alezan superbe qu'il considérait avec une joie d'enfant.

Un chapeau de feutre à larges bords le coiffait. Il était vêtu d'un velours noir et fin, à rebords bleu sombre et les bottes luisantes où brillait l'éperon aidaient à compléter son allure à la fois crâne, simple et devenue distinguée.

Ce fut ainsi qu'il reprit à l'aube prochaine la direction des bois.

En passant sur la route ombreuse qui traversait la forêt, il aperçut le toit rouge de la maison du garde enfouie sous les arbres.

Il s'arrêta, appela, mais personne ne répondit.

Au détour d'un chemin qui conduisait à une partie marécageuse du sous-bois, il aperçut Cora.

La bohémienne se glissait entre les bas roseaux avec l'agilité d'un reptile.

— Holà, cria le chirurgien.

La vieille apparut. Elle portait à son bras une corbeille de joncs qu'elle avait récemment tressée.

— Il n'y a pas que de la mousse je pense, dans votre panier.

Cora lui sourit finement. Elle souleva la mousse qui laissait voir, sous son velouté, la blancheur de beaux œufs pondus par des canards sauvages au sein des ajoncs du marécage. Tout au fond du panier gisaient trois petites sarcelles dont elle guettait depuis longtemps le nid.

— Mais... et le beurre !

Elle se contenta de sourire, les paysans lui en fournissaient amplement, elle les récompensait en les prévenant des coups du sort.

— Vous vous jouez de leur crédulité, Cora, et ce n'est pas bien.

Elle fit entendre un sifflement prolongé et strident. A la grande contrariété de Jean, des couleuvres à robe noire, montèrent des fossés et se déroulaient sur la route.

L'une d'elles qui avaient des couleuvreaux dont on percevait les petits sifflements, sous un amas de brindilles, s'approcha du cheval. Elle se roula en spirale devant le poitrail de l'alezan.

Elle était prête à se détendre comme un ressort.

— Je pourrais la tuer, dit Jean d'une voix calme à Cora qui le regardait, mais je ne le ferai pas car c'est une mère.

La vieille femme répéta son sifflement, mais d'une façon plus douce et plus tendre. Les reptiles, dociles, rampèrent vers leurs gîtes.

— Vous êtes bon, monsieur, dit Cora d'une voix sincère et tremblante.

Vous n'avez pas voulu tuer la couleuvre, à cause de ses petits.

Elle étendit sa main ridée vers lui.

— Que le bon Dieu vous en sache gré !

Il se courba instinctivement sous cette singulière bénédiction.

— Pourquoi vivez-vous seule au milieu de la solitude ?

— Je fuis les méchants, qui m'ont fait du mal, pour vivre en compagnie des plantes que je connais et qui me reconnaissent.

— Voulez-vous descendre avec moi au village ce soir ? Vous soignerez ma maison, vous la garderez pendant mes absences.

— Je préfère ma hutte, la sauge la verdit au printemps et l'argente en été.

— Mai l'hiver !

— Ma hutte est portée depuis longtemps au fond de la forêt, sous l'abri des plus beaux hêtres, que le premier flocon n'est pas encore tombé sur le plateau du Champ du feu et que ma provision de bruyère est déjà faite.

— Ces œufs que vous récoltez dans les roseaux, ces oiseaux que vous prenez au filet, représentent un bien qui ne vous appartient pas.

— Dieu est trop bon pour ne pas pardonner au pauvre qui prélève un œuf sur mille, une sarcelle sur une troupe, un canard sauvage sur une bande qu'il accorde au riche. Il donne aux oiseaux les corymbes rouges des

sorbiers, quand le froid nous ramène au ciel les files pressées des oies sauvages, il donne aussi à la propriétaire de ces forêts assez de bonté au cœur, pour qu'elle et souffre la présence d'une diseuse de tarots, qui se plaît à dormir sous la clarté des étoiles.

— Puisque vous prétendez lire la pensée d'autrui, dites-moi mon état d'âme.

— Vous aimez, mais vous n'êtes pas heureux.

— Le serai-je ? — Le hêtre aura renouvelé sa faine une fois avant que ne cesse votre douleur, à moins que....

Mais laissez-moi, vous me faites souffrir. Je suis vieille maintenant !

Ses yeux gris bleu fixaient la route au loin derrière le chirurgien.

— Tenez, dit-elle en se disposant au départ, je ne devrais pas vous dire ce que je viens de voir puisque vous ne croyez pas aux visionnaires.

Deux hommes légers comme des chevreaux, qui emportaient un corps jeune dans un cercueil, une femme en deuil les suivait.

Le cortège vient de disparaître à la courbe du chemin.

Elle partit par les sentes, sans se retourner vers Aubry atteint malgré lui par cette prédication funeste.

Je te ferai mentir, pensait-il, je soignerai le baron d'Auberive et je le sauverai.

Je souhaite que Dieu m'épargne, puisqu'il ne m'a créé que pour faire saigner mon cœur et le meurtrir.

L'alezan allait au pas. L'écho vibrant des voutes enfeuillées répétait le bruit sonore et cadencé des sabots sur la terre de la forêt.

(A suivre.)



— Je t'annonçais à l'Exposition quand il y avait un peu de monde. Phéme... en y allant d'hui nous nous ferions remarquer.



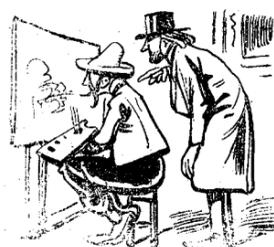
— Vous avez assisté à l'inauguration? — Non... j'étais bon pour le Président de la République... j'attendrai pour aller à l'Exposition qu'il y ait quelque chose à voir.



— Il y a un camarade qui a dit comme ça que si vous ne me reconnaissez pas malade il allait écrire à un député qui interpellait le Ministre de la Guerre à mon sujet.



— J'attends deux cousins de province qui viennent me voir pour l'Exposition: si ça ne dérangeait pas trop Madame, je leur ferais le soir un lit dans la salle à manger.



— Qu'est-ce que ça représente? — L'inauguration de l'Exposition. — C'est tout blanc! — Il n'y avait que du plâtre.



— Voulez-vous que je vous dise... eh bien! pour l'Exposition de 1910 on fera bien de n'ouvrir que le 14 juillet.

**LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE**

**LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX**  
ORMESSON — SAINT-POL sur-MER

GROS LOT: 250.000 FRANCS  
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.  
1 — 20.000 | 1 — 10.000  
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.  
Tous les lots sont payables en argent

1<sup>er</sup> TIRAGE: 10 JUILLET 1900  
1 gros lot de 100.000 fr.  
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.  
520 lots de 100 à 1000 fr.

Le Billet: UN fr. (joindre enveloppe affranchie portant adress. p. le retour) On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc. (remise aux marchands) ou au Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris

**GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE DE LA FEMME FARSIER**  
**YEUX ET PAUPIÈRES**  
Extrait sur la couverture du Pot à la Signature: *Chardonnat*  
Seul dans toutes les Pharmacies.

**ASTHME et CATARRHE ESPIC**  
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDE  
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.  
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.  
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.  
Toutes Pharmacies, 2<sup>e</sup> la Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.  
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

**ON MAIGRIT** en quelques semaines; la taille s'allonge, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** du **D<sup>r</sup> HOWLAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adresse à **CHARDON, Pharmacien, 10, RUE ST-LAZARE, PARIS.**

**L'ENNUI c'est la MORT! POUR RIRE ET FAIRE RIRE**  
Il faut les catalogues Farces, Attrapes, Surprises pour soirées et dîners, accessoires pour le Coton, l'hygiène amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit. **BAUDOT, 8, r. des Carmes, Paris.** Maison fondée en 1808.

**VARICES** et MAUX de JAMBES immédiatement soulagés par les **BAS ELASTIQUES** de **CLAVIERIE**, Spécialiste breveté et seul fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. D'une confection parfaite et d'une solidité garantie, ses bas sont toujours faits sur mesure et tiennent sans cesse. Pressés à régulier sans occasionner aucun gêne. Demandez prix courant envoyé gratis avec mandat prendre mesures.

**POUDRE ROCHER**  
LAXATIVE — DÉPURATIVE  
Antiglaireuse — Antibileuse  
Guérison sûre et certaine de la **CONSTIPATION**  
Assainissement rationnel de l'intestin, du Sang et de l'Appareil digestif. — Prix du flacon de 2<sup>e</sup> doses: 2<sup>fr</sup>50 franco. **GUINET, Ph<sup>o</sup>, 1, R. Michel-le-Comte, Paris et toutes Pharmacies.**

Avant. Après 8 jours **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches. Il agit également sur les cheveux et les cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10 méd. d'argent). Le Double grand pot valeur: 20 fr., vendu 10<sup>fr</sup> 30. Le grand pot, 2<sup>fr</sup> 50. Le double pot d'essai, 1<sup>fr</sup> 75. Imb. ou mand. à **J. Pansel, ch<sup>o</sup>, 146, r. St-Antoine, Paris.**

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

**DE PARIS EN ORIENT (Viâ Marseille)**

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des billets directs pour se rendre, par la voie de Marseille, de Paris à l'un quelconque des ports ci-après: Alexandrette, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Alexandrie, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoum, etc.

Il est également délivré dans les Agences de la Compagnie des Messageries Maritimes, des billets d'aller et retour valables 120 jours, pour se rendre viâ Marseille, de Paris à Alexandrie, Port-Saïd, Jaffa, Beyrouth.

Ces billets donnent droit à une franchise de 30 kilogr. de bagages par place sur le chemin de fer; sur les paquebots cette franchise est de 100 kilogr. par place de 1<sup>re</sup> classe et de 60 kilogr. par place de 2<sup>e</sup> classe.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret Guide P.-L.-M. mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares de la Compagnie.

**RUBINAT-LLORACH** MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE  
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

Appareils livrés à l'essai  
**ALAMBICS ACÉTYLENE DEROY** Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris  
Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Grátis.  
Manuel de Renseign<sup>s</sup> pratiques et Tarif de Gazogènes Grátis.  
CONSTRUCTEUR, Paris  
En écrivant signaler ce Journal.

PLUS DE MINE DE PLOMB!  
**PATE FLAMANDE**  
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.  
EN VENTE PARTOUT  
Exiger sur chaque Boite la Marque FER A CHEVAL.

**FARINE MEXICAINE** ALIMENT Reconstituant  
Contre les Maladies de poitrine, Épuisements, Toux, etc. — SE VEND PARTOUT.  
Dépôt Général **TABARE (Rhin)**. — **M. R. BARLERIN** envoi franco 20 crèmes pour 2 fr. 25.

**DENTITION SIROP DELABARRE**  
(3<sup>e</sup> 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)  
FACILITE LA SORTIE DES DENTS  
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE  
Tous les ACCIDENTS de la 1<sup>re</sup> DENTITION.  
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE  
FUMOUCZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB<sup>g</sup> ST-DENIS, PARIS ET PH<sup>es</sup>

CHEMIN DE FER DU NORD  
**NORD-EXPRESS**

Le train de luxe Nord-Express circule tous les jours entre PARIS-NORD, LIÈGE et BERLIN avec continuation le vendredi de BERLIN sur VARSOVIE, les jeudis et dimanches de BERLIN sur ST-PETERSBOURG. — Au retour, les samedis et mercredis au départ de ST-PETERSBOURG, les samedis au départ de VARSOVIE, tous les jours, entre BERLIN, LIÈGE et PARIS.

aller. — Départ de Paris-Nord à 4 h. 50 soir. Arrivée à Berlin à 8 h. matin. Ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne. — Arrivée à Varsovie, le vendredi, à 9 h. 27 soir; arrivée à St-Petersbourg les vendredis et les lundis à 2 h. 40 soir.

Retour. — Départ de St-Petersbourg les samedis et mercredis à 6 h. du soir; départ de Varsovie à midi 27, le samedi; départ de Berlin à 11 h. 04 soir, arrivée à Paris-Nord à 4 h. soir.

Le train de luxe Nord-Express de Calais pour Berlin et St-Petersbourg continue à circuler comme suit: aller. — Départ de Londres à 11 h. matin, de Calais à 2 h. 37 soir, les mercredis et samedis; arrivée à Berlin les jeudis et dimanches à 8 h. matin et à St-Petersbourg les vendredis et lundis à 2 h. 40 soir. Retour. — Départ de St-Petersbourg à 6 h. soir, les mercredis et samedis; de Berlin à 11 h. 04 soir, les jeudis et dimanches; arrivée à Calais à 3 h. 25 soir et à Londres à 7 h. 30 soir les vendredis et lundis.

**POMMADE MOULIN**  
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.  
2<sup>e</sup> 50 le Pot franco **Ph<sup>o</sup> Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

**CŒUR** ASTHME, CATARRHES, BRONCHITES, etc.  
Le remède par excellence est **Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE**

**LES RENTES VIAGÈRES**

L'argent rapporte si peu ou, quand il rapporte beaucoup, il est si exposé, qu'un grand nombre de personnes se constituent des rentes viagères.

La rente viagère peut être constituée soit immédiatement, par le versement d'un capital, soit pour une époque plus ou moins éloignée, au moyen de versements annuels. Elle peut aussi être constituée sur une ou sur plusieurs têtes, avec ou sans réduction au premier décès.

Cette opération ayant pour objet d'assurer notre existence même, ne doit être faite qu'avec des Sociétés dont le crédit soit indiscutable. Au premier rang de ces Sociétés se place la **Compagnie d'Assurances Générales** qui, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies d'Assurances de l'Europe Continentale, et sert annuellement, à elle seule, autant de rentes que toutes les autres Compagnies françaises similaires réunies (37 millions de rentes). Son fonds de garantie est de 738 millions.

La **Compagnie d'Assurances Générales** sur la vie envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande soit au siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses représentants dans les départements.

**HYGIÈNE DE LA TOILETTE**

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies DÉFIER DES CONTREFAÇONS

**SI VOS CHEVEUX TOMBENT**  
Faites usage du **VÉRITABLE PETROLE HAHN** dont les effets sont merveilleux et l'emploi sans danger.  
Gros: **F. VIBERT, Lyon**. ÉVITER LES SUBSTITUTIONS.

Le Remède des **Bénédictines de Charlieu** guérit radicalement l'anémie, chlorose, pal s courants, léonorrhée, perte de l'app<sup>o</sup> U et des forces, etc.  
Le pot, pour 3 jours de traitement, 4 fr. 35 franco.  
Dépositaire: **A. SOUCHON**, à Charlieu (Loire).

**JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS**  
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les **6 catal.** illustrés pour 1900. Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de prestidigit., devin., sorcell., magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis. **Maison D. Rigolet**, 23, rue St-Sabin, Paris.

**BROQUET** POMPES à air usages Méd. d'OR  
Paris 121, r. Oberkampf Paris 1881 Dem. Catalogue

**NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION**  
sans vous être muni de l'  
**ABC DE L'EXPOSITION DE 1900**  
UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ. AVEC UN SUPERBE  
**PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS**  
PRIX: 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE — PRIX: 50 CENTIMES  
FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à **M. VERMOT**, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

**LA PATE ÉPILATOIRE DUSSE** détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau. La plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS — (Pour le menton, 20 fr.; 1/2 boîte spéciale pour la face, 10 fr., 1<sup>re</sup> 25). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20 et 10). **DUSSE**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, Paris.

## CAUSERIE FINANCIÈRE

La semaine qui vient de s'achever a été complètement dénuée d'intérêt.

Les rentes françaises n'ont varié que dans des limites fortes étroites.

Nous laissons le 3 0/0 à 101 40 à terme et à 101 15 au comptant; le 3 1/2 0/0 à 103 20 et à 102 95 sur ses deux marchés respectifs.

Le groupe des fonds étrangers n'a pas été très animé; toutefois l'Extérieure espagnole a continué à donner lieu à d'assez larges fluctuations; elle continue à 73 20.

Avant de se séparer, les Cortès ont voté le budget de 1900. Malgré les diminutions qu'il a subies en recettes et en dépenses depuis le moment de sa présentation aux Chambres, il atteint le chiffre respectable de 905 millions de dépenses, dont 418 pour le service de la Dette, 402 pour les départements ministériels et 71 pour les pensions et les retraites. Les recettes sont évaluées à 885 millions.

La Rente italienne s'est échangée aux environs de 93 35.

Depuis la fin du mois dernier, les bourses italiennes subissent une accalmie symptomatique. Les affaires manquent absolument, sauf peut-être à Gènes où la spéculation a conservé ses faveurs aux valeurs locales. Les causes de cette crise naissante ne procèdent pas de la politique: elles sont générales et les mêmes qui avaient provoqué la crise de l'année dernière: il y a eu trop d'acheteurs et trop peu de vendeurs. De plus, les capitalistes n'ont pas confiance et la guerre d'Afrique ne leur dit rien qui vaille.

A Rome, le change sur Paris est à 106 92, à Gènes, il est à 106 90.

Le groupe des fonds ottomans a conservé toute sa fermeté. Nous laissons le Turc C à 26 80, le Turc D à 23 22.

Il paraît qu'un groupe de financiers ferait des démarches auprès du Sultan, en vue de l'établissement, dans toute l'étendue de la Turquie, de divers monopoles, notamment celui des allumettes.

Les fonds russes restent stationnaires.

Les valeurs de crédit ont conservé une bonne tenue.

La Banque de France se tient à 4.280.

Le Crédit Foncier est ferme à 720. Ses diverses obligations sont toujours très recherchées.

Le Crédit Lyonnais a bénéficié de nouveaux achats qui l'ont porté à 1.195.

La Banque de Paris est également bien tenue à 1.195.

Le Comptoir d'Escompte est ferme à 605.

La Banque internationale est à 610.

Le marché de nos Chemins de fer a conservé une bonne physionomie et on peut supposer, qu'à la faveur des brillantes recettes qui lui seront appelées à encaisser pendant la période de l'Exposition, la fermeté de leurs cours ira encore en s'accroissant davantage.

Peu d'animation, sur le marché des Chemins algériens. Nous laissons le Bône à Guelma à 720, l'Est-Algérien, à 734 et l'Ouest-Algérien à 622. Les résultats de l'exercice 1899 pour l'Est-Algérien diffèrent peu de ceux de 1898.

Les Chemins autrichiens se traitent à 682 en attendant que l'on soit fixé sur le chiffre définitif du dividende de l'exercice écoulé. Les Lombards sont sans affaires à 160.

Les actions des Chemins espagnols ont eu, par continuation, un marché suivi. Nous laissons les Andalous à 344, le Nord de l'Espagne à 237, et le Saragosse à 329. Les recettes continuent à progresser et on peut espérer, non sans raison, une amélioration prochaine du change à la suite de la réalisation de l'emprunt dont nous avons déjà parlé.

Le groupe des Valeurs industrielles par continuation fait preuve d'activité.

Le Rio notamment a été l'objet de transactions suivies et, après diverses fluctuations dans les deux sens, reste à 1.510.

Grâce à la fraîcheur de son parfum, l'alcool de menthe de *Ricqlès* est le dentifrice le plus agréable. Le *Ricqlès* parfume l'haleine, donne aux dents la blancheur, les préserve de la carie et dissipe le goût du tabac.

## La Mode

La fièvre du voyage qui, depuis quelques années, surtout, s'est emparée de toutes les classes de la société, va sévir plus que jamais pendant la saison prochaine.

Tout le monde va venir à l'Exposition, il faut donc se préoccuper, dès maintenant de costumes de voyage simples et pratiques, pouvant affronter sans trop de défiance, la poussière des foules.

Il va sans dire que, pour répondre à un besoin spécial, les couleurs neutres sont, à tous points de vue, ce qu'il y a de plus pratique.

Le beige foncé, le gris mélangé, le vert serpent, le gris taupe sont des teintes neutres pouvant se porter en toutes circonstances et ayant la commodité d'être peu accessibles à la poussière.

La forme devra être simplifiée autant que possible ainsi que la trame si élégante pour les toilettes habillées et les robes de soie. Il serait incommode en effet d'être obligé de se relever sans cesse tout en tenant divers objets indispensables dans les mains.

Pour la façon, la plus grande simplicité est ce qui sied le mieux, et très heureusement, c'est aussi la mode de l'heure présente. On a même tendance à exagérer quelque peu, mais celles qui savent se tenir également éloignées de tous les entraînements injustifiés n'auront pas de peine à apprécier le point où la simplicité deviendrait excessive. Prenons donc de beaux

tissus, d'une nuance neutre, et donnons leur la correction sobre, la sévérité de coupe qui n'empêcheront jamais une femme vraiment élégante d'imprimer à sa toilette un cachet artistique.

Il est, du reste, certaines combinaisons qui permettent des garnitures d'une grande richesse.

Pour les robes de ville et de soir, le boléro reste en faveur, et même le figaro.

On le voit en dentelle, en velours, en drap tantôt long, tantôt court, attaché de côté, sous les bras; drapé ou ouvert devant. On voit quelle variété peut trouver dans le costume cette chose si connue qui, ainsi, gardera malgré tout sa place dans les jolies nouveautés de la saison.

Ce qui est bien parisien, c'est le boléro arrivant à la taille ou la dépassant par un arrondi gracieux. Il y a encore la basque carrée, à l'amazone, qui s'harmonise assez bien avec les nouvelles jupes montées derrière par un pli Wateau ou deux gros plis egaux.

Un mot des costumes de première communion, dont il convient de s'occuper dès maintenant.

Le costume traditionnel doit être conservé le plus strictement possible, les garnitures nombreuses ne s'accordant pas avec la grande simplicité exigée pour cette circonstance. Les plis seuls sont tolérés.

La jupe de mousseline exige un ourlet très haut. Cet ourlet est surmonté d'une dizaine de



COSTUME DEMI-SAISON, NOUVEAUTÉ.

plis couchés et cousus très finement. Le corsage a un empiècement de plis plats ou creux qui s'arrête en formant une pointe, devant et derrière. La manche, est légèrement froncée et a quelques plis dans le haut.

Le tout est posé sur un dessous également en mousseline et peu épaisse. La qualité de la mousseline et sa transparence sont, du reste, le seul luxe du costume.

Le bonnet est en usage dans certaines contrées, dans d'autres, la couronne de roses blanches seule soutient le voile qui est tantôt en tulle, tantôt en mousseline.

Les bottines blanches ou les souliers sont en chevreau, ainsi que les gants. Les bas en fil d'écosse sont très fins mais sans jour. La croix ou la médaille en or portant la date de la première communion est suspendue par un petit ruban de moire blanche.

La ceinture est en moire ou en faille de grande largeur. Le nœud est fait à l'avance et cousu sur un ruban plus étroit qui fait le tour de la taille.

Une aumônière en moire est suspendue du côté gauche, elle peut être bordée d'un ruché de mousseline de soie ou d'un froncé de ruban comète.

YVONNE.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent à payer leur *Crème Simon* plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la véritable *Crème Simon* est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

## La médecine d'autrefois.

Les médecins des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles étaient de simples charlatans, et cependant nos pères avaient la réputation d'être de solides gaillards. Si les médecines étaient moins savantes, elles étaient en tous cas plus inoffensives. Il est certainement moins dangereux de se servir comme remède d'une patte de crapaud pléée en quatre ou d'une peau de serpent pilée, que d'absorber chaque jour, le matin, à midi et le soir, une dose quelconque de je ne sais quel produit chimique. Lequel produit chimique est souvent

falsifié pour le grand bonheur des pharmaciens.

Peu de personnes savent comment nos arrière-grands parents guérissaient les blessures, les fièvres, les coryzas et autres genres de maladie. La science du charlatanisme et de la sorcellerie est depuis longtemps perdue, au moins quant à son application; le fond existant toujours, il peut être curieux de la faire revivre un instant. Le docteur Luys, de l'Académie de médecine, prétendait, qu'après avoir hypnotisé un individu, à l'aide de la suggestion il le grisait ou il le purgeait rien qu'en approchant de lui un tube rempli de cognac ou de limonade.

L'ancienne médecine devait opérer d'une façon analogue. Sa principale force était dans le vieux proverbe: « C'est la foi qui sauve. » Qu'on juge plutôt d'après les remèdes. Des yeux de salamandre, des paties de crapaud, de la peau de chauve-souris, des langues de chien, de l'écorce d'if détachée pendant une éclipse de lune, de la racine de ciguë déterrée pendant la nuit. Puis les reptiles qui ont toujours occupé dans la pharmacopée de la sorcellerie la place la plus importante. Jusqu'au ver de terre qui a servi à ce genre de médecine. La guérison de telle ou telle maladie ou infirmité par certains remèdes était considérée comme un axiome. C'est ainsi que l'emploi du ver de terre était regardé comme très efficace. Il devait toujours être d'une longueur proportionnée à la taille du patient et à l'intensité de la douleur. Si l'on gissait d'un adulte souffrant d'un affection grave, on prenait un ver aussi gros que possible et, après l'avoir soigneusement enveloppé dans un morceau de drap, on l'appliquait sur la partie malade. On devait la garder ainsi, jusqu'à ce qu'il fut mort: la maladie ou la douleur devait disparaître en même temps.

Jusqu'à une période assez récente, on a cru à la possibilité de faire passer ses propres douleurs dans le corps d'un autre être. Dans les pays m'hométans, cette croyance est presque un article de foi. Van Helmont et quelques autres de son école guérissaient leurs malades en faisant soigner passer le virus dans un arbre. Ou bien encore ils appliquaient des ventouses et donnaient à un chien le sang du patient mêlé à du lait tiède. Le chien était alors supposé héritier de la maladie qui suivait son cours dans son propre corps.

De tous les animaux rampants, le serpent était réputé avoir la plus grande puissance magique et médicale. Sa langue préservait la personne qui la portait de toute blessure d'arme tranchante, et la défendait contre les machinations secrètes ou les attaques ouvertes de ses ennemis présents ou absents. Elle donnait la victoire dans les batailles, et l'avantage dans les duels. Par son aide aussi, l'amoureux obtenait l'affection de la beauté qu'il dédaignait. Dans les plaies cancéreuses, on la plaçait sur la partie malade, et au bout de peu de temps le poison du cancer était si bien sorti, qu'on le voyait perler sur la peau sous forme de petites gouttes. Lorsqu'après des applications répétées les gouttes cessaient d'apparaître, le patient était guéri. Quelquefois, le crapaud qui était tenu en grand honneur par les maîtres es sorcellerie, était préféré pour ce cas particulier à la langue de vipère. A cet effet, on lui faisait subir une préparation préalable. Il était empalé sur un morceau de bois planté en terre, et laissé ainsi jusqu'à complète dessiccation. On l'appliquait ainsi sur le malade comme la langue de serpent. Les gouttes de poison au lieu de remonter à la surface du corps étaient absorbées par le crapaud qui enflait à mesure que le patient revenait à la santé.

Certaines espèces de serpents, parmi lesquelles celui qui est tacheté d'étoiles, ne valaient rien. Les crocodiles, les salamandres, les basilisks étaient considérés comme très mauvais à cause de leur nature vénéneuse et de leur haine de l'homme. En fin de compte, la vipère possédait les plus rares qualités médicales lorsqu'on s'en servait convenablement. On utilisait en outre sa chair dans quantité de cas. On lui coupait alors la tête et la queue, et on laissait couler le sang. Le crapaud lui faisait une grande concurrence et obtenait aussi des cures merveilleuses. Il était très efficace contre les maladies du sang. On le faisait bouillir vivant dans l'huile, et on oignait la partie malade avec cette huile.

Comment on guérit les douleurs. — On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs sciatiques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un *Topique Bertrand*. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède. Le *Topique Bertrand* de 1 fr. et la *Toile de mai* (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratuite. Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

## Le café.

Il paraît qu'en faisant le café avec de l'eau distillée, on est également surpris de la différence avec les résultats que donne l'eau ordinaire. Il y a là certaine analogie avec ce qui se passe dans la fabrication de la bière. Le café ainsi obtenu a une finesse, un velouté, une délicatesse de goût et de parfum incontestablement supérieurs; ses qualités rapides, alors très développées, deviennent complètes et parfaites. C'est que les carbonates terreux que renferment les eaux réputées potables entraînent une partie du tannin du café, avec lequel ils forment un produit insoluble et sans saveur, tandis que l'eau distillée laisse le tannin intact et conserve au café toute sa suavité et ses propriétés toniques, dont l'action est si remarquable sur l'estomac. Voilà assurément une expérience facile à faire, aussi attrayante que concluante. Rien de plus aisé, du reste, que de se procurer de l'eau distillée chez le premier pharmacien venu.

## Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRIS. Soupe au potiron. Caviar au saucisson. Barbeau à la sauce blanche. Pommes de terre au salade. Omelette au rhum.

EN GRAS. Soupe payonnaise. Vol-au-vent financier. Filets de mouton régime. Artichauts harigoutés. Pommes glacées.

## Barbeau à la sauce blanche.

Après avoir bien nettoyé ce poisson, en enlevant soigneusement les œufs s'il y en a, le faire dégorger dans l'eau à laquelle vous aurez ajouté quelques cuillerées de vinaigre. Faites-le alors cuire dans un court-bouillon assez fortement assaisonné et, après l'avoir bien égoutté, servez avec persil en branche autour, et dans une saucière à part une sauce blanche, mais à laquelle vous aurez mélangé une cuillerée de câpres confites au vinaigre.

## Distractions et Jeux d'Esprit.

## Mots en A.

O  
O O O  
O O O O  
O O O O O  
O O O O O O  
O O O O O O O  
O O O O O O O O  
O O O O O O O O O

On trouve en ligne horizontale

Pour le début: — lettre initiale  
— Puis dit non — Amusant récit  
— Corps glanduleux — Exi te ici  
— Court laps de temps — Sorte de gale  
— Aussi basse — Atteint de fringale  
J'aime ce plat bien préparé  
— D'eau, ce terrain est entouré  
— Fendre — Centre d'un bâtiment  
Puis, l'on a virtuellement:  
— Consonne — Note dans la gamme  
— Acte infamant — Cela proclame  
Rapide — Un écrivain français  
— Est dans l'air — Cherchez avec succès  
Sur nous, c'est la voûte azurée  
— Un possessif — Dans ajourée  
— Département — Au Lyonnais  
— Belle saison — Au Maconnais  
— Grande famille d'Italie  
— Se voit dans le mot Athalie  
— Dans l'étuve, presque au sommet  
— Muse de l'histoire — Nommé  
— Conjonction — Borne d'éventail  
Voilà, lecteurs, tout le travail.  
VICTOR BONNET.

## Charade.

On sait que mon premier  
Est note de musique.  
On sait que mon dernier  
Est le pere en Afrique,  
De tout bon musulman.  
Il faut qu'on s'en souviennne  
Que mon tout, un sultan,  
Fut battu devant Vienne.

Solutions de l'avant dernier n<sup>o</sup>.  
1<sup>o</sup> Mots carrés liés.

P E U R  
E T N A  
U N I R  
R A R E F I E R  
I R M A  
E M O I  
R A I L L E U R  
E R S E  
U S E E  
R E E L

## Anagramme.

LIEVRE — LIVRÉE — RÉVEIL

Solutions justes: A. R. à Nages. — Poerihouen. — Malgach' Bono. — Sancaff. — Petit's Bar. — Les habitués du Horse Shoe. — Une idéaliste. — Brocattelle. — Jamblique. — Cordemoy. — All is well. — Nick'l. — Ny Tussoc. — Un Neurad à Audenge. — J.-J. à Chardeville.



Un fanatique de l'hygiène

Sir Charles Warren à la bataille de Spion-Kop.